

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Les policiers du désert



Khattari, un des chefs des pirates Reguibat du Sahara, vient d'être capturé par nos méharistes. Voici, pris sur le vif, son premier interrogatoire.

(Lire, pages 4 et 5, notre sensationnel reportage.)

INTERNE SOURDE

En faveur des femmes détenues

CEST un bien commun que l'annonce de la destruction prochaine de la prison de Saint-Lazare, honte de Paris.

Les années passent, la sordide bâtisse du faubourg Saint-Denis demeure; cependant en ces derniers mois, des précisions ont été données, qui tendraient à faire croire que la nouvelle, cette fois, serait exacte.

Le vaste terrain sur lequel sont échafaudés les bâtiments disparates et crasseux, qui servent pour le département de la Seine de maison d'arrêt aux femmes détenues préventivement, serait acheté par un groupement régionaliste qui y édifierait un « palais » où les salles de réunions et de danse, les « salons de société » seraient nombreux et luxueusement meublés...

L'agrément et le goût succéderaient à la pourriture et à la mélancolie de ces lieux sinistres...

Transférée à Fresnes, la prison des femmes compléterait ainsi le grand établissement pénitentiaire, — un des modèles de genre — qui se dresse à quelque distance de la ville, dans la campagne.

L'hygiène, la propreté physique et même morale trouveront leur compte dans ce « déménagement » nécessaire; il faudrait toutefois que l'Administration évitât de maintenir une situation qui a toujours existé à St-Lazare et qui, pour beaucoup de femmes détenues, est une souffrance injuste.

Alors que les hommes, en état de détention préventive, peuvent exiger d'être mis en cellule (et c'est même la règle ordinaire) et peuvent obtenir ainsi une diminution du quart de leur peine, les femmes à St-Lazare, sont astreintes à la cohabitation constante: travail en commun dans l'atelier, dortoir commun.

Si pour de malheureuses filles perdues, pour les récidivistes incorrigibles, cette vie commune est plus agréable, pour toutes les autres, criminelles ou délinquantes d'occasion, poussées par une passion irrésistible, une insupportable souffrance, cette promiscuité de la prison est un affreux supplice...

Beaucoup de ces malheureuses, victimes peut-être, beaucoup plus que coupables, nous ont fait leurs confidences... Elles nous ont écrit... Elles nous ont demandé d'intervenir en leur faveur, ou plus exactement en faveur de celles qui leur succéderont plus tard, car il sera trop tard pour elles, lorsque la modification administrative et conforme à la loi que nous souhaitons sera intervenue...

La loi, en effet, a prévu que la détention préventive, pourrait, à la demande de l'intéressé, s'exercer en cellule; elle a décidé que cette mesure s'accompagnerait d'une réduction du quart de la peine.

On applique la mesure aux hommes. De quel droit la refuse-t-on aux femmes?

Des convenances administratives, des locaux trop exigus justifient-ils ce refus arbitraire?...

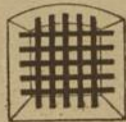
Il importe, à l'instant même où le transfert de St-Lazare à Fresnes paraît être sérieusement décidé, que la réglementation actuelle de la prison du faubourg St-Denis ne soit pas maintenue là-bas et qu'on permette à de pauvres femmes que le malheur a momentanément égérées, de vivre dans un isolement plus conforme à leur moralité, au lieu de les forcer à un voisinage ignoble, qui aggrave illégalement leurs souffrances!

Rème à la treizième chambre

Un important service d'ordre avait été commandé jeudi dernier, à la 13^e chambre correctionnelle, en l'honneur de Georges Rème, cité comme témoin dans une affaire de recel.

Rème était, en la circonstance, l'auxiliaire du ministère public qui demandait la condamnation d'un bijoutier de la rue Rambuteau, accusé d'avoir acheté à vil prix des bijoux volés par le célèbre « Georges ».

Comme les magistrats parisiens redoutaient une nouvelle évasion, ils donnèrent l'ordre de maintenir Rème, encadré par cinq gardes, quoique témoin, dans le box des prévenus et c'est du « banc d'injâmie » que Rème se livra à une violente attaque contre le bijoutier.



Rème ne voulait pas déposer

On crut, un instant, que Rème ne viendrait pas... Non qu'il se fut évadé! la garde veillait, « aux barrières » du Palais!... Mais Rème faisait la mauvaise tête; il boudait; il chicanait... Il fit savoir au substitut Fillaire, par le truchement de l'adjudant qui commandait le service d'ordre, qu'il se refusait à déposer, parce qu'il n'avait pas reçu de citation!...

Bien poliment et toujours par le même intermédiaire, le substitut fit savoir à Rème que le code de procédure n'exigeait pas cette citation, et qu'il suffisait, pour qu'un témoin fut entendu, qu'on put le toucher...

Or Rème était assis derrière la porte qui donne dans le box de la 13^e chambre!



Un homme qui se respecte

Cette petite bouderie passée, Rème reprit sa joyeuse humeur et fit tout ce qu'il fallait pour plaire au public qui s'écrasait au fond de la salle...

M^e Valensi, l'avocat du bijoutier, s'étant permis de reprocher à Rème « son cynisme déconcertant », ses cent-sept années de prison, ses mensonges, le roi de l'évasion regardant dédaigneusement le défenseur, lui dit: « Maître X... respectez-moi... Je suis un homme qui se respecte... Les bijoutiers, comme votre client, sertissent le mensonge encore mieux que leurs bijoux... »

Enchanté de sa formule, que le public souligna d'une bruyante

approbation, Georges Rème s'assit et pour échapper aux objectifs, il cacha sa tête dans ses mains et se terra contre le rebord du box...

Mais les objectifs avaient déjà saisi... l'insaisissable!



Excès de vitesse

Charles Levine, le premier homme qui ait traversé l'Atlantique en qualité de passager et qui a tant fait parler de lui dans les journaux du monde, a été arrêté ces jours derniers aux environs de New-York pour excès de vitesse et conduite sans permis.

Malheureusement il n'avait sur lui aucun papier lui permettant d'établir son identité:

— Mais je suis Charles S. Levine, dit-il au policeman.

— Oui, et moi je suis le président Hoover, répondit ce dernier ironiquement.

Malgré ses protestations, Levine fut conduit au poste et ce ne fut qu'après de nombreux appels téléphoniques qu'il parvint enfin à convaincre la police qu'il était bien le fameux Levine.



Une maison de verre et les chevaux en pyjamas

Mrs Word Life, est veuve, millionnaire et possède une riche propriété près de New-York. Il faut croire que Mrs Life est jolie et sans reproche, car elle a décidé de vivre « dans une maison de verre ».

Cette jeune américaine a fait construire en effet, au milieu de sa propriété de Nicke un palais transparent.

Elle s'y promène en un léger costume de bain et prétend que c'est la vie idéale pour une femme seule... pour autant qu'on peut considérer comme seule une millionnaire possédant une nombreuse domesticité.

« Je surveille mieux mes domestiques, déclare-t-elle, et j'aime le soleil, la lune et les étoiles ».

Par un étrange illogisme, Mrs Life ne supporte pas la vue des chevaux... nus. Elle a fait faire pour les siens des pyjamas de soie des meilleurs modèles « les mêmes, dit-elle, que pour les hommes ordinaires... »



VOTRE AVIS

Compétition hebdomadaire de « Détective »

1. — OBJET.

Après avoir lu le numéro 36 de *Détective* paru le jeudi 4 juillet 1929 faites-nous savoir ce que vous pensez des articles et des documents qu'il contient, en adressant vos réponses par lettre au Directeur de *Détective*.

2. — QUESTIONNAIRE.

Votre réponse devra porter :

- a) L'indication de l'article et du document photographique qui vous a paru le meilleur. Et pourquoi?
- b) L'indication de l'article et du document photographique que vous avez aimé le moins. Et pourquoi?
- c) L'indication d'un article ou d'un genre d'articles que vous aimeriez trouver dans *Détective*.

3. — DELAI.

Les réponses devront être parvenues à *Détective*, 35, rue Madame, Paris 6^e, le mercredi 17 juillet 1929 avant minuit.

4. — PRIX.

Un prix de 200 fr. sera attribué au lecteur dont la réponse offrira la critique la plus intelligente et la suggestion la plus intéressante. Un prix de 100 francs à celui dont la réponse sera classée seconde. Un prix de 50 francs au troisième.

5. — RESULTATS.

Lire dans le numéro 40 de *Détective* (jeudi 25 juillet 1929) les résultats de la compétition hebdomadaire concernant le numéro 36.

Il a été perdu...

Toute la police de Windsor était sur les dents, la semaine dernière.

Le chien favori du roi d'Angleterre, un petit fox-terrier nommé Swip, avait pris la clef des champs.

L'inspecteur du château, le colonel Akerman, le vit passer la grille et dévaler en bas de la colline.

Le digne fonctionnaire se mit immédiatement à la poursuite de l'animal, mais le petit fox parvint sans peine à s'échapper et s'en fut par les rues de la ville à la recherche d'aventures.

Le colonel téléphona aussitôt au chef de la police et tous les policemen jurèrent mobilisés et envoyés à la recherche de Swip.

Ce dernier s'était réfugié chez un marchand, M. Suff, qui passant avec justesse que l'animal avait quelque valeur téléphona à la police qu'il avait chez lui un chien égaré.

Lorsqu'il apprit le nom du propriétaire du chien, l'honnête commerçant n'hésita pas à fermer sa boutique et vint apporter lui-même le petit chien au poste de police.



Le film parlant et le divorce

« Le film parlant va sauver le mariage et la famille, menacée par le nombre toujours croissant de divorces » a déclaré le pasteur Frank Smith de New-York et sa prophétie a été communiquée au pays par T. S. F.

Le vénérable Frank Smith ne marie plus qu'en présence des opérateurs qui tournent toute la

cerémonie et enregistrent les moindres paroles qui y sont prononcées.

D'après le projet de l'ingénieur pasteur, ce film parlant devra être représenté devant les époux pendant leur procès de divorce. « Quand ils verront et entendront comment ils s'étaient juré un amour éternel, ils ne pourront plus résister au désir de reprendre la vie commune », déclare Mister Smith.

Le président du tribunal du divorce à Nebraska, M. Rods, et plusieurs autres juges ont appuyé l'initiative du pasteur.



Mussolini bâtonnier!

Les élections au conseil de l'Ordre des avocats provoquent au Palais, depuis quelques jours, une animation exceptionnelle.

Les candidats, fiévreux, serrent les mains; leurs amis font, jusqu'à la porte de la bibliothèque où l'on vote, une propagande ardente et parfois inopportune.

Le dépouillement de scrutin est suivi, commenté avec ferveur... on s'aperçoit alors que le Palais contient bien des fumistes.

Tels sont ceux, par exemple, qui sous prétexte qu'un « coup de balai » était nécessaire, ont désigné pour le bâtonnat... Monsieur Mussolini...

Les bulletins qui portaient le nom du Duce furent déclarés nuls et impitoyablement rejetés.



Nouvelle sensationnelle

Lors d'une des sessions de la S. D. N. à Genève trois journalistes viennois: Forts, Frika et Ast parcouraient la ville en quête de nouvelles sensationnelles.

Sur le Pont de l'Île ils rencontrèrent M. Tsankov président du conseil bulgare.

— Frika, dit Forst, va lui donner une gifflé et nous télégraphierons deux minutes après: « Un attentat contre le Président Tsankov! »

Voyant que Frika hésitait, Ast proposa:

« J'ai quelque chose de mieux. Ne lui donne pas de gifflé, mais cours à la Poste et télégraphie: « un attentat manqué contre le Président du Conseil bulgare ».



LES COMMUNIQUÉS DE LA QUINZAINE

Ils contiennent:

Les programmes des théâtres, cinémas, expositions, conférences, sports, courses, cabarets, dansings, restaurants.

Echos, idées nouvelles, comptes rendus politiques, financiers, artistiques, théâtraux, cinématographiques, sportifs, etc.

Ce qui va se passer,

Ce qui s'est passé,

Ce qui est offert,

Ce qui est demandé.

Le numéro, 2 francs, 32 pages. Paraît le 1^{er} et le 15. En vente partout et 45, rue Boissière, Paris (16^e).

PASSE-PARTOUT



L'appel des vitrines ou l'indiscret photographe

(Photo S. G. Presse)

Vous trouverez page 15 le gagnant du prix de 5.000 francs du Concours des 13 Mystères

Les nuits du Bois

1 Franc 25
DETECTIVE
 16 pages
 35, Rue Madame, Paris
 Téléphone : LITTRÉ 32-11
George-Kessel
 Directeur et Chef



(Photos Detective) Instantanés pris au Bois au cours d'une ronde nocturne.

il n'est pas un coin du monde où l'on ne parle, avec le ton mystérieux qui convient à pareil récit, de ces « manifestations nocturnes et collectives » dont le théâtre immuable est le Bois de Boulogne, joyau de Paris, manifestations que les initiés appellent des « Partouses ».

Et tout d'abord, ces « partouses » sont-elles du domaine de la réalité ou appartiennent-elles à la légende ? Immédiatement, nous répondons, forts de l'enquête minutieuse à laquelle nous nous sommes livrés : les partouses constituent une pratique réelle, constante depuis de longues années, et qui s'aggrave chaque jour.

C'est un rite singulier, un rite de la chair, dont on connaît les officiants car leurs noms circulent partout provoquant une surprise où se mêle l'étrange attirance du mystère qui les conçoit et les organise.

Nous présumons qu'à l'origine les officiants appartenaient à un groupe restreint, hommes et femmes se connaissant bien, et que la première « cérémonie » fut improvisée par quelque chaude nuit d'été.

Depuis — et c'est précisément cela qui déconcerte l'esprit — les partouses parfaitement combinées sont célébrées par des prêtres et des prêtresses qui ne se connaissent pas (soucieux, semble-t-il même de ne pas se connaître pour accroître l'étrangeté et avec elle, la joie) et parviennent cependant à heure fixe à se rejoindre dans le cœur noir et profond du Bois.

Suivons, la nuit venue, une de ces autos qui emportent vers le Bois, un couple d'amateurs de sensations. Souvent, en effet, c'est le mari même qui accompagne sa femme, chacun impatient d'ivresses que ne ternit aucun voile de jalousie.

A la porte du Bois, un coup de sifflet discret ou un phare qui s'agite selon un mouvement significatif. Des gens mystérieux et qui ne s'étaient jamais vus, s'approchent de l'auto et murmurent :

« Ce soir, c'est à minuit, sur la route de Ville d'Avray... Au massif des Peupliers. L'auto va s'éloigner. Alors, une femme, aux aguets intervient parfois et s'avançant à pas feutrés :

— Vous m'emmenez !... demande-t-elle. — Montez !

Elle grimpe et on part. Une deuxième, une troisième, une quatrième voiture. Même manège discret. Et à minuit, à l'endroit fixé par une volonté que nul ne connaît, tant il y a d'affinités secrètes entre tous ces êtres qu'agite un même désir, hommes et femmes sont là... C'est la nuit. On ne se voit pas. L'imagination est en délire... Qui es-tu, toi que je sens là ?...

Qui es-tu ? Ne croyez pas qu'il y ait là des travailleurs, des humbles, non ! Ces raffinements bizarres, ce mépris de la pudeur, cet affranchissement des règles ordinaires, ne se rencontrent que dans un monde sélectionné, un monde endiamanté, artiste, las des joies normales devenues mesquines et assoiffé de félicités nouvelles et anormales, un monde morbide curieux et qui ne tient pour plaisirs que le plaisir spécial. On cite des littérateurs illustres, des actrices célèbres comme les plus fervents apôtres de cette religion Partousienne. Combien, étrangement indulgents, en parlant d'eux disent : « Ce sont des novateurs ! »

Innovateurs ? Au risque de les chagriner, disons ici qu'ils n'ont rien innové.

A Byzance, dans Rome décadente, la haute société pratiquait les partouses. Par les nuits tièdes et embaumées d'été, Pétrone, dans son jardin, parmi les myrtes, les glycines et les rosiers grimpants, rassemblait, souvent, cent hommes aux corps d'athlètes, et cent femmes aux formes sculpturales. Hommes et femmes, d'un pas léger, s'éparpillaient dans les allées et les massifs touffus. Alors on éteignait toutes lumières, et tandis que d'ici, de là, des musiciens invisibles jouaient des airs lascifs...

Qui es-tu ? Devine !

Les Partousiens n'ont donc rien inventé, ils ont simplement modernisé des mœurs tombées en désuétude, en leur donnant une consécration qui rend vraiment étonnante l'impunité dont ils ont joui jusqu'ici.

Car je ne sais pas que quelque raffle important ait permis l'arrestation de ces « officiants ». Je ne sais pas qu'au cours de quelque sensationnelle audience correctionnelle, ils aient comparu devant des juges. Faut-il croire que l'autorité estime innocents, ces jeux auxquels, évidemment, ne participent que ceux-là même qui entendent y prendre part, ces jeux qui ne peuvent offenser la morale de ceux qui y demeurent étrangers et qui doivent les ignorer ?

N'interprétons pas. Constataions : bienveillance touchante a priori.

Peut-être l'autorité estime-t-elle, et ce serait là son excuse — que dans une grande ville comme Paris, où la vie est trépidante, où la fièvre agite tous les cerveaux, certains êtres éprouvent des troubles psychiques qui font irruption comme des volcans bouillonnants.

On ne relève pas en effet, de semblables tendances dans les petites villes, où l'existence s'écoule, harmonieuse et monotone,

où toutes les passions sont contenues par une raison qui se fait entendre et s'impose.

Et puis, dira l'autorité, il nous arrive de faire un exemple.

Un exemple ? Peu frappant, en vérité. Citons celui-ci :

Le 19 juin dernier, devant la 11^e Chambre correctionnelle, présidée par M. Breiting, un grand magistrat, parfois récusé à cause de sa haute impartialité, comparaisait un commerçant, M. N..., que les inspecteurs de la sûreté avaient appréhendé, par une nuit bien noire, au plus profond du Bois de Boulogne. Son avocat, M^e Théodore Valensi fit au Tribunal le récit suivant : « M. N... traversait le bois en auto — c'était son droit, — lorsqu'une somptueuse automobile stoppa brusquement à quelques mètres de distance. Soudain éclatèrent les feux de mille ampoules intérieures et une femme (auprès de qui un homme se tenait, au volant, impassible, et qui semblait se réjouir du spectacle qu'offrait sa voisine), une femme apparut...

Des hommes qui avaient surgi on ne savait d'où, ni comment, s'étaient groupés autour de la voiture où la voluptueuse offrait son corps à l'admiration de ces inconnus qu'elle devinait plus qu'elle ne voyait. M. N... était parmi les « voyeurs ».

C'est un rôle bien insignifiant qu'il joua et on ne peut faire un exemple avec son cas. »

Et, de fait, le Tribunal ne prononça qu'une peine légère, avec sursis.

Mais, dira-t-on, ces « partouses » ont-elles donc la quasi-approbation de la police ?

Non ! la police veille sans cesse. Mais son action, en la circonstance ne peut être vraiment efficace.

Pourquoi ? Parce que Police et Justice sont deux choses bien distinctes, et que le délit d'outrage public à la pudeur, n'est pas toujours, aux yeux des magistrats nettement caractérisé.

La Justice, qui a l'impérieux devoir

d'intervenir lorsque ces pratiques honteuses sont perpétrées devant d'honnêtes promeneurs, ne peut effectivement se montrer aussi intransigeante contre les hôtes nocturnes du Bois qui savent à quel genre de spectacle ils s'exposent ou se livrent volontairement.

Ainsi, on conçoit que les rondes policières ne fournissent pas davantage de « gibier de correctionnelle ». Mais la répression existe cependant discrète et active.

Chaque nuit les petites Renault, de la Préfecture de Police, conduisant des agents spécialistes du Bois, parcourent aussi bien les larges Allées de Longchamp et des Acacias que les voies plus étroites : allées cavalières ou cyclistes, en fouillant de leurs lanternes « trotteuses » les plus épais fourrés.

On nous avait dit : « Venez vendredi, c'est un bon jour ». Grâce à l'obligeance de M. Paul Guichard, l'aimable directeur de la Police Municipale et à celle de M. Charles Meyer, Commissaire-Divisionnaire du 1^{er} district, il nous a été donné de participer nuitamment à la ronde.

Ici, nous expliqua le brigadier Macler, derrière le Tir aux pigeons, vous ne rencontrerez que des hommes venus pour se livrer aux scandaleuses pratiques que vous devinez...

Par contre, les abords de l'Ancien Cimetière, sont lieux de prédilection pour les amateurs de parties collectives où participent hommes et femmes (habitues du bois et... femmes du monde).

Près du champ de courses, une somptueuse limousine est arrêtée. A l'intérieur, un couple est étroitement enlacé. Nos voitures ont bientôt cerné le Temple d'Amour improvisé et quelle n'est pas notre surprise de découvrir sur le côté de l'auto, un homme tenant en mains... ses chaussures !

C'est un « voyeur » qui a usé de ce moyen pour approcher sans bruit de la voiture et contempler à loisir la scène suggestive qui s'y déroule.

L'inconnu a ses papiers d'identité et ne porte pas d'arme.

Il est simplement molesté sévèrement et — châtement imprévu — se voit confisquer ses chaussures.

— Vous passerez les reprendre demain au Commissariat.

La silhouette de l'homme, fuyant en chaussettes, s'estompe rapidement dans la nuit noire.

La leçon lui sera-t-elle profitable ?

Terminons-en, sur cette anecdote authentique, en constatant que la « crainte du gendarme » est le moyen le plus salutaire pour éviter l'extension de ces « manifestations » qui nuisent véritablement au rayonnement de Paris.

Les gens surpris se livrant à ces dévergondages déconcertants, reçoivent dans les bureaux de la Police Judiciaire, de sérieuses semonces, qui devraient leur donner quelque peu à réfléchir.

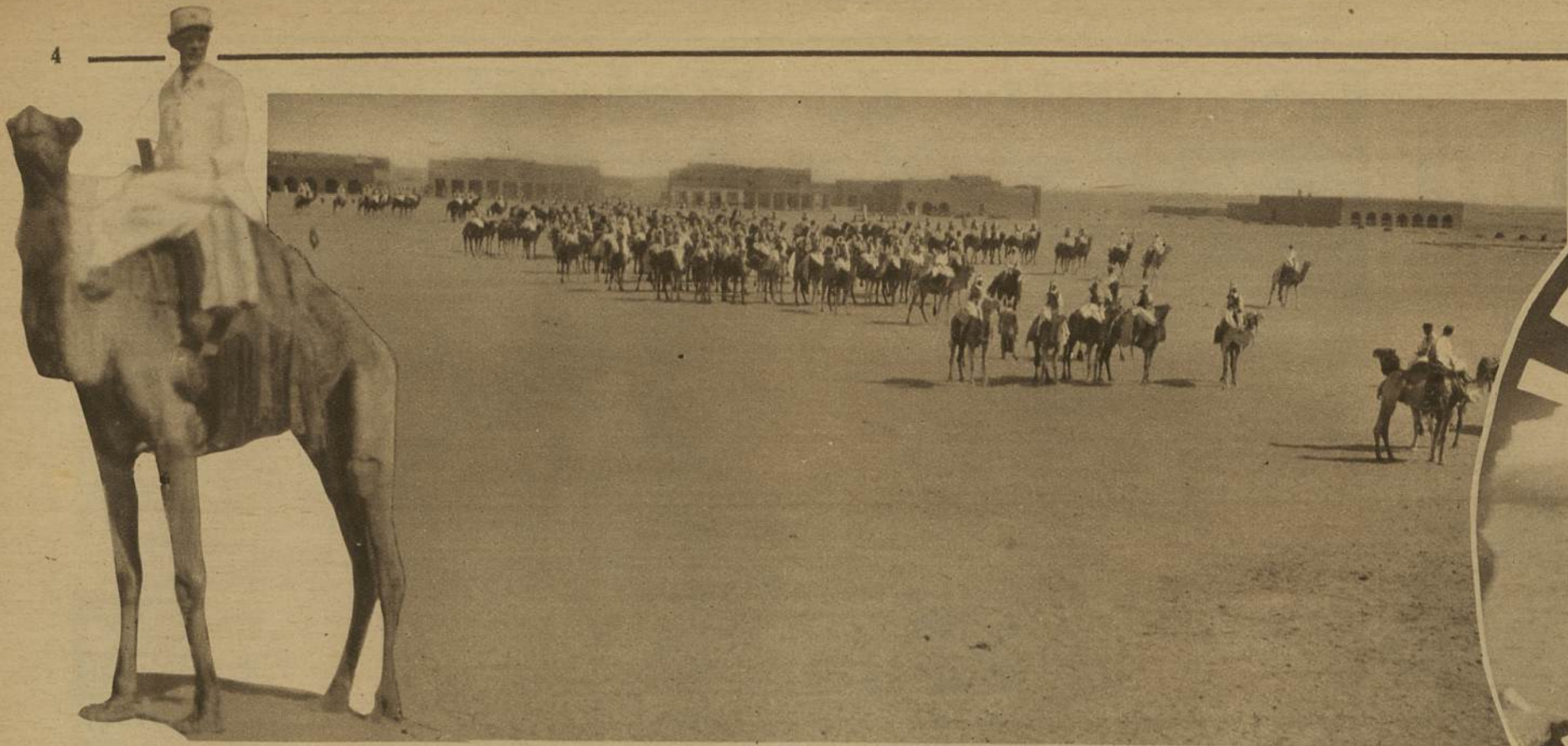
Cependant, l'imagination délirante de ces désaxés, ne les entraîne-t-elle pas seulement à changer de secteur ?

On peut le penser... Car, n'existe-t-il pas des « Entrepreneurs de partouses », pour lesquels les forêts de grande banlieue offrent maintenant plus de sécurité que le Bois de Boulogne ?

Pierre DROUAIRE.



... Un homme tenant en main ses chaussures



Un peloton de méharistes au départ.

C n'est pas un souvenir banal que d'avoir compté parmi les passagers du premier car-sleeping que la Compagnie Transsaharienne ait lancé sur la piste du Niger.

Sur cette route, qui n'a d'une route que le nom, on peut maintenant prendre son billet comme pour un voyage Paris-Nice. Mais on n'imagine pas la longueur qui sépare Colomb-Béchar, le terminus du Chemin de fer sud-algérien, de la boucle du Niger. Pour s'en faire une idée, rien ne vaut une carte de la France, reportée sur le champ vide du Sahara.

Nous avions roulé depuis l'aube, puis le car s'était arrêté sur une immense arène, chauffée déjà comme une plaque de four, où le soleil et le vent soulevaient de brûlantes fumées de sable.

Les remparts d'une citadelle de terre rouge aux tours crénelées, décor moyenâgeux, plus invraisemblable que les villages postiches qu'on dressait dans la steppe du Sud sur le passage de la Grande Catherine, empêchaient seuls cette plage ardente de se perdre dans le ciel.

Nous étions là six passagers qui avaient plutôt mal dormi. Non pas que le sleeping de la Compagnie Transsaharienne fût inconfortable, mais nous n'avions pas cessé de nous retourner sur nos couchettes, et d'entendre en rêve, à travers les tôles de notre voiture, une chevauchée de Touareg masqués jusqu'aux yeux.

La patrouille du désert

Une heure après, nous passions, escortés de deux officiers, le pont-levis de la citadelle rouge d'Adrar, et nous étions les hôtes de la compagnie saharienne qui y tenait garnison.

— Vous pouvez vous débarrasser de vos revolvers, nous dit courtoisement le commandant du poste, qui ne portait aucun des insignes de son grade. Et, nous conduisant vers la terrasse qui donnait à l'ouest sur un horizon sans mesure, il ajouta : « Voici les policiers qui assureront votre sécurité, eux ou d'autres. Mais vous ne les verrez pas, comme dans les films américains, chevaucher à la portière de votre voiture. Vous pourrez rouler des jours et des jours sans les rencontrer. »

Sa main nous désignait un groupe de méharistes blancs, la chechia rouge enturbannée par le chèche qui protège du soleil et du vent de sable, les cartouchières en croix sur la poitrine. Ils se mettaient en selle ; les méhara se soulevaient sur leurs genoux, lentement, avec la patience de bêtes qui attendent des milliers de lieues.

— C'est un peloton qui part, expliqua le commandant.

— Qui part où ? demanda quelqu'un.

L'officier haussa les épaules :

— Vers le Sud-Ouest, pour des semaines et des semaines... Ils sont ainsi plusieurs, des nôtres ou des compagnies voisines, qui croisent au large, comme des patrouilles en mer.

Nous descendîmes de la terrasse hérissée de lits aux toits de palmes où l'on dort pour mieux respirer, et la mer de sable fuit par les meurtrières.

La pièce où nous fûmes reçus, avec la largesse de l'hospitalité saharienne, baignait dans une pénombre bleue, douce aux yeux brûlés.

Le secret des sables

— Si nous disons que nous sommes venus en sleeping, dit l'un de nous, personne ne croira que nous ayons couru un danger.

— Et pourtant il est fort possible qu'une caravane retrouve d'ici trois mois, si les chacals les oublient, vos os blanchis par le soleil ! répondit le jeune officier qui venait de se joindre à notre groupe, et que notre attirail guerrier amusait.

— Garnier, je vous rappelle à l'ordre, dit le

commandant, presque à regret. Nous sommes ici pour rassurer les voyageurs. Non, il n'y a à craindre qu'une mauvaise rencontre. On peut faire des centaines et des centaines de kilomètres, et ne rien voir que le caillou, quelques touffes sèches, des traces anciennes aux approches des puits. Et puis, un jour, un hasard vous fait tomber sur le rezzou que nos hommes traquent en vain pendant des mois, et qui s'évanouit devant eux, comme dans une chasse aux fantômes.

Les pillards nomades

Comment expliquer à ceux qui ne comptent que la durée de l'occupation, que le Sahara reste aussi profond, aussi inviolé, aussi mystérieux qu'une mer où peut monter tout à coup sur le ciel la voile noire d'un corsaire ?

J'y pensais à l'heure de la sieste, près des

enlevaient leurs femmes, leurs troupeaux, leurs esclaves. Ils s'attaquaient aux caravanes commerçantes, qui sillonnent le Sahara de leurs lents voyages, transportant les cotonnades du Touat, le henné, le tabac, ou le sel, comme « l'azalaï », la caravane annuelle de Taoudeni, qui groupe dix mille chameaux.

Combien de fois la palmeraie poudreuse qui formait mon horizon, à quelque distance de la citadelle, avait-elle été dévastée par leur passage ? Mais, après l'occupation du Sud par des colonnes lourdes de réguliers à pied, manœuvrant comme au polygone et livrant de durs combats, le général Laperrine créa sur le modèle même des partis indigènes les compagnies de méharistes, capables, grâce à leur mobilité, de longues chasses à l'homme à travers le désert.

Ces groupes, chargés de la police du Sahara,



Sous-officier Chamba et deux gardes mauritaniens.

bouteilles d'eau qui fraîchissaient au courant d'air dans leurs couvertures de laine, et j'imaginai la marche silencieuse du peloton qui venait de quitter pour l'étendue des hammadas l'ombre rouge et le champ de tir des mitrailleuses de la kasbah.

Avant l'occupation, les nomades pillards razziaient les oasis et les caravanes. Au nord, dans la zone sud-algérienne, les Chamba ; dans la zone sud-marocaine, les Berabers ; à l'ouest, les Reguibat ; dans le sud, les différentes tribus touareg.

Ils fondaient sur les sédentaires des oasis, leur

encerclent une aire désertique où la France se perdrait.

Un « Saharien »

C'était à la compagnie du Touat qu'appartenait le peloton qui venait de quitter l'abri de la kasbah pour prendre la direction de l'Ouest inquiet : un lieutenant et deux sous-officiers français, soixante méharistes chamba, plus ou moins fraîchement ralliés.

— Ils portent le mousqueton de cavalerie et la baïonnette, me dit l'officier qui nous fit les honneurs du thé indigène à la menthe, mais rien ne les distingue des chamba qui tenaient avant l'occupation la région d'Ouargla. Réduits les premiers, nous les avons utilisés contre les Touareg. Aujourd'hui, ils s'engagent chez nous... après avoir souvent servi en Tripolitaine.

— Chez les Italiens ?

— Oui, certains d'entre eux sont même d'anciens sous-officiers italiens. Que leur importe ? Ce sont des Sahariens. Avec nous ou avec les autres ils mènent leur vie de nomades chasseurs et c'est nous qui devenons des nomades comme eux !

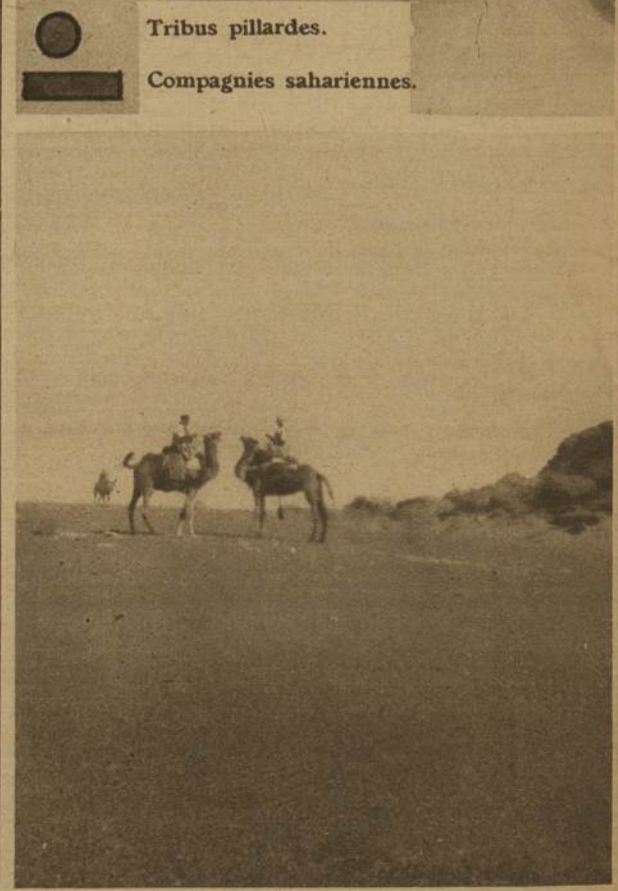
Je regardai l'officier qui parlait : assis à la turque sur le tapis rouge et noir de Géryville qui faisait tout le luxe de la pièce blanche à la chaux, avec son boubo, ses pieds nus dans les nails touareg, il avait l'air d'un chef arabe. Il venait de passer six mois dans le désert : six mois de soleil mortel, six mois de nuits glaciales dans les trous de sable, pour détruire un rezzou de cinquante fusils, accroché à un puits tari.

Ce n'était pas lui qui nous l'avait dit. Nous ne lui demandions pas de confidences, sachant qu'il détestait les touristes débarqués sur les glaciés du poste, d'une vingt-chevaux compliquée d'un sleeping.

Mais il était de bonne humeur, car il ralliait deux jours après, par étapes forcées, le peloton qui venait de partir, et que deux heures de marche lui rendraient la pureté de son désert.

Aussi nous montra-t-il des photographies que j'eus la chance de pouvoir garder, sur la promesse formelle que je n'en prendrais pas prétexte pour le nommer.

— Le Sphinx du Sahara... Il nous est apparu un soir, dressé sur une plaine de cailloux noirs, où le reflet du soleil couchant luisait comme



Le Sphinx



Un puits dans le reg.

LIÉCIERS

DESERT



Méhara à l'abreuvoir.

une lame... Quelles sont les mains qui ont entassé ces pierres géantes ? Pour quelle religion, pour quel Dieu ?

— Le secret du Désert !
— C'était dans l'Ouest, où l'on avance en plein mystère... Nous campions au bord de la falaise du Hank; un paysage d'enfer. Aucune tache de couleur pour relever la muraille des schistes.

— Et cette échappée par l'entrée d'une grotte !
— Vous devinez le puits, à flanc de plateau. Le puits qu'il faut ranimer, où les méhara et les hommes mettront trois jours à se désaltérer... C'est dans une grotte pareille que j'ai trouvé un jour avec mon sous-officier, une véritable montagne d'ossements.
— D'ossements humains ?
— D'hommes et de bêtes mêlés. Un cimetière

vide, la même désolation. Rien ne distinguait les caravanes ennemies. L'officier français qui commandait le contre-rezzou laissait tomber sur son front son burnous, comme ses Chamba, parce qu'il était accablé par le vent de sable, le silence, et la lassitude d'une chasse désespérée.

Aucune trace dans le sable. Des puits morts.

Les deux tombes

Le lendemain, nous avons quitté Adrar au petit jour. Comme nous approchions de la dernière palmeraie du Touat, aux abords d'une dune, le Saharien qui nous accompagnait nous montra deux tombes blanches, deux tombes musulmanes, avec leurs murettes :

— C'est ici que sont morts deux hommes de la compagnie, l'an dernier.

— L'autre a pu baraquer son chameau. Il s'est battu au mousqueton, à l'abri de sa selle. C'était un de nos bons tireurs : avant de mourir, il a descendu un homme du rezzou, qui s'était mis debout sur la dune, et il en a blessé un autre, une mauvaise blessure au bas ventre... Nous l'avons su un mois plus tard, lorsque le rezzou a été défait au puits de l'Aïoun par les nôtres. Ils avaient emmené leur blessé. Sa blessure le faisait atrocement souffrir. Il avait la fièvre, il lui fallait de l'eau. Ils l'ont traîné pendant cinq cents kilomètres. Puis ils voulaient l'abandonner, parce qu'il ne pouvait pas guérir, et qu'il buvait toute l'eau des guerba. Mais ils n'ont pas pu...

— Pourquoi ?
— Parce qu'il y avait aussi dans le rezzou son frère, qui menaçait de tuer quelqu'un si on le laissait. Ils l'ont gardé avec eux, jusqu'au jour où son frère a été tué. Alors, ils l'ont abandonné près du cadavre...

Les deux tombes blanches, ce cimetière étouffé par les sables, nous donnaient une angoisse qu'aucun de nous ne voulait trahir.

Soudain, des coups de feu éclatèrent. Derrière le cordon de la dune, il nous sembla voir surgir les hommes bleus du rezzou.

— Ce sont les coups de fusil de la fête arabe de la palmeraie, expliqua notre guide, pour nous rassurer.

De tout notre voyage nous ne devons plus entendre un coup de feu. C'est le privilège des chasseurs qui cherchent, durant des semaines, des traces de pillards aux approches des puits, dans les gorges de l'erg où les chameaux s'enlisent.

Le défilé de la mort

Nous sommes revenus par Beni-Abbès et Igli, la porte nord du Sahara, où, à peu de distance du terminus du Chemin de fer algérien, dans les défilés du Djebel, le général Claverie a trouvé sa mort tragique.

Il rentrait d'Adrar où il était allé inspecter la reconnaissance de méharistes qui partait pour les confins de Mauritanie. La photographie ci-dessous représente sa voiture et une voiture d'escorte en avant des murs du village.

Lors de notre passage, au retour, tout rappelait encore le drame. Notre car avait été signalé. Sous de chétifs buissons de tamaris, de petits chevaux de spahis à l'attache reposaient, un sabot en l'air. Nous recevions les honneurs d'une véritable garde militaire.

Pourtant, à l'entrée d'une gorge, nous aperçûmes en avant des hommes à l'affût, enveloppés de sordides gandouras marocaines.

— Soyez sans crainte, nous dit notre guide, Ce sont des partisans à notre solde. Si c'étaient des ennemis, ils n'auraient pas ces belles cartouchières ! ajouta-t-il en riant.

Voici le défilé où le général Claverie et le capitaine Debenne furent assassinés. Derrière les rochers qui l'étranglent, ils n'étaient pourtant que sept bandits. Sept hommes, dont on sait les noms,

arrivés du Tafilalet. Ils avaient fait, pour venir tendre l'embuscade, quatre-vingt-dix kilomètres à pied, à travers un plateau pierreux, qui n'offre pas un puits. Sur les reins, leur guerba, l'outre d'eau, graissée de beurre rance. Dans leur djebira, quelques dattes sèches, et quelques cartouches.

C'est ici que, derrière le rempart de la troisième voiture, à quelques pas du cadavre de son père, le lieutenant Claverie a soutenu un combat de plusieurs heures, que seule la nuit a pu arrêter.

— Il se battait, avec la plaine dans le dos. Il ne pouvait pas être tourné, nous explique un spahi de la « sécurité ».

Nous nous tournâmes vers « la plaine », où erraient, à la poursuite de leurs ombres, des patrouilles perdues, et qui venait derrière le Djebel de sombrer dans la brume de mirages.

Joseph PEYRÉ.



Méharistes à l'heure du thé.

amassé par les hyènes, qui nettoient le désert mieux que les vautours.

Les armateurs de rezzou

— Et ce Maure ? demandai-je.
— Khattari, un chef reguibat, que nous avions surpris dans l'Erg Iguidi. Une prise assez rare. Il nous avoua qu'il avait été « la ghezema » de tous les rezzous depuis vingt ans. La « ghezema », c'est l'anneau de nez du méhari, par où on le conduit. Ce sont des notables comme lui qui financent les rezzous, véritables entreprises de course. L'expédition comprend des chefs, généralement des « fils d'Abidin », des guides capables de se diriger dans le désert, de jeunes nobles qui doivent avoir fait leurs preuves s'ils veulent, à leur retour, mériter la considération des femmes, et des mercenaires loqueteux, qui n'auront presque rien au partage des prises ! Mais ils connaissent la pauvreté !

— Et où vont-ils ?
— Vers le Sud, vers le Niger. Ils restent en route des mois. Ils espèrent ramener des moutons, des chameaux. Pour eux, il n'y a ni temps, ni distance. Pour nous non plus...

L'officier se tut.
Je regardais son visage patiné par le soleil et le sable, son front nu, les cheveux rasés au couteau.

— Demain, je reprendrai l'habitude du silence, dit-il, comme pour s'excuser. On marche des jours sans parler. On oublie...
Nous nous serrâmes les mains.

Une poursuite de fantômes

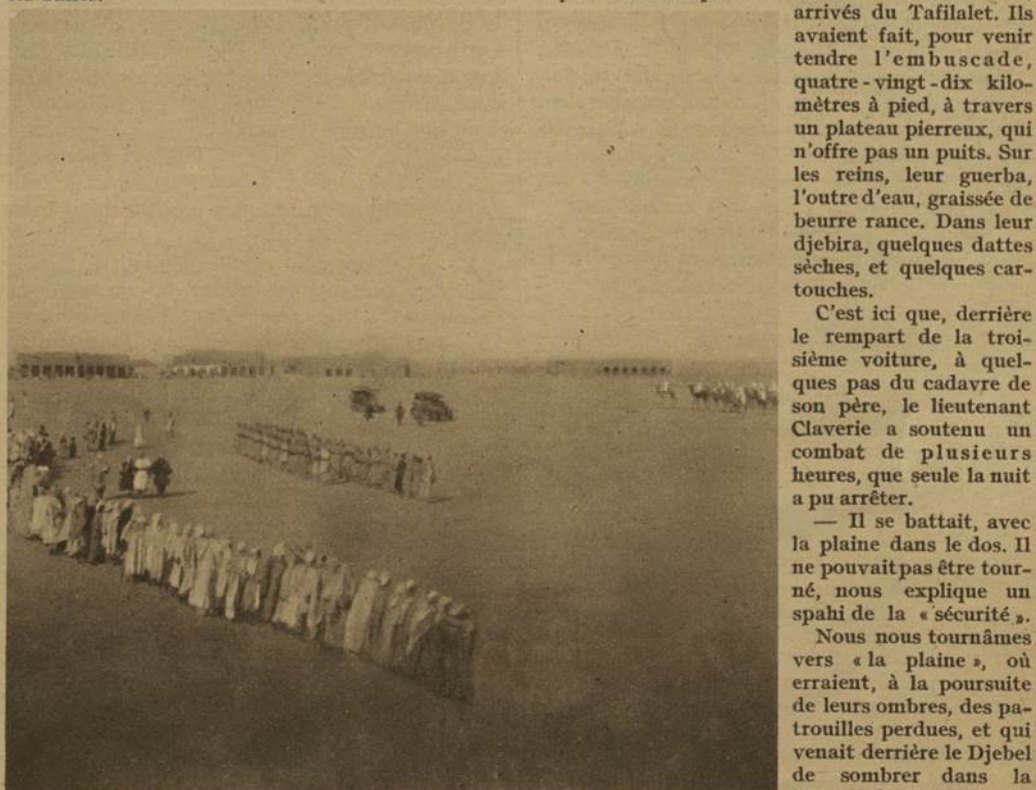
J'avais trouvé, en entrant dans ma chambre, un scorpion que mon boy noir taquinait comme un lézard. Je dormis très mal. Ce n'était dans mon rêve qu'un muet cheminement de pillards, appelés par le mystérieux télégraphe du désert, et qui se rassemblaient comme un grain au bord d'une falaise de schistes : le Rezzou.

Puis, lorsqu'ils avaient reçu de leurs armateurs leurs fusils belges, leurs rares cartouches, leurs maigres vivres, ils se mettaient en route vers le Sud, et leur fresque découpait le ciel vert, sous les croix noires de leurs rahlas, leurs selles de guerre.

A des centaines de lieues, une autre file de rahlas, d'hommes voilés marchait dans le même



du désert.



L'arrivée à Adrar du général Claverie.

LA NUIT DU PRISONNIER

Nouvelle inédite par René JOUGLET

La cellule avait trois mètres de long, deux mètres de large ; elle ne manquait pas de hauteur. Une lucarne fermée par d'épais barreaux laissait venir le jour d'un chemin de ronde qui en formait tout l'horizon. Pour mobilier, un escabeau, un lit de fer, une cruche.

Le soir, le geôlier allumait du dehors une lampe électrique qui n'avait pas de commande intérieure ; il l'éteignait à neuf heures. C'était l'hiver, et les nuits d'hiver sont longues.

Les gens d'à présent n'aiment pas les histoires de la guerre, et je les comprends ; c'était un temps terrible. L'histoire que je raconte n'est pas une de ces histoires ; on n'y entendra point la canonnade ; elle se passe toute entière dans le silence. Il arrive que les événements n'ont de réalité qu'en nous ; mais la répercussion d'une seule idée dans le silence engendre quelquefois de ces angoisses qui vous font mourir.

...

C'était la prison militaire d'une petite ville de Silésie. Trois jeunes gens, trois prisonniers français avaient tenté de gagner la Hollande ; ils avaient tourné toute la nuit dans les marais de Westphalie. On les avait repris, séparés, et cette fois on avait l'air de vouloir les tenir bien. Celui de qui je tiens ce récit venait d'arriver dans les trois pieds carrés de cette cellule dont les murs n'étaient pas en briques creuses, il s'en fallait de quelque chose. C'était sa première nuit.

Un homme déprimé n'a guère de ressources. Quand la malchance ne se lassera pas de vous poursuivre et vous fera trébucher au moment où vous aurez toutes les bonnes raisons de la croire forcée, s'il arrive encore que vous fassiez quelques centaines de kilomètres entre deux gendarmes pour aboutir dans un cachot, la vie vous paraîtra aussi morose qu'elle le paraissait à cette heure au sergent Pierron, prisonnier de guerre depuis vingt mois, coupable de trois tentatives d'évasion et au surplus considéré comme des plus récalcitrants. Il avait à cette heure mille bonnes raisons de penser qu'il ne reverrait pas avant longtemps les clochers de son pays ni même ceux de l'Allemagne. Une telle perspective manque de clarté pour un nerveux. C'était un jeune homme brun de cheveux et de peau, les paupières facilement agitées d'un tic.

La prison n'était donc pas grande. Les cellules ouvraient sur une galerie qui donnait elle-même sur la cour intérieure. Les cellules encadraient la cour. Dans l'une d'elles, et qui précisément était contiguë à la cellule du sergent Pierron, il y avait un condamné à mort. C'était un soldat qui, au cours d'une permission, avait assassiné la moitié d'une famille. A cette heure, il dormait. Il n'aurait pas un beau réveil : à l'aube on lui tranchait la tête.

Le geôlier avait renseigné Pierron. Tant bien que mal, par bonté d'âme, pour que Pierron ne fût point particulièrement effrayé si le condamné venait à se débattre. Ce sont des révoltes possibles et d'ailleurs sans résultat. Le geôlier disait qu'il vaut mieux en prendre son parti et se laisser faire : tout va plus vite, l'angoisse ne dure pas. C'était parler d'aise. Mais le sergent n'aimait pas se trouver dans un pareil voisinage. Par malheur, il ne dépendait pas de lui d'en changer. Il avait eu des réflexes de la paupière et de tout le corps.

En s'en allant, le geôlier l'avait regardé avec compassion. Les clés s'entrechoquaient comme si sa main avait tremblé.

...

Pierron fut longtemps à s'endormir ; à la fois il désirait et refusait le sommeil. Il le désirait pour échapper à l'énerverment qui le gagnait ; il n'aurait pu analyser les raisons qui lui faisaient préférer de veiller. Il n'osait marcher dans la cellule de peur de réveiller le condamné. Dans cette nuit si pure, si calme, il l'entendait dormir et même un peu bruyamment. A coup sûr cet homme ne s'attendait à rien pour le lendemain ; il se pouvait que son sommeil fut peuplé de rêves innocents. Mais la fatigue fut la plus forte, et Pierron s'endormit.

...

Il lui sembla d'abord qu'il rêvait, ou qu'il était mal éveillé et qu'un cauchemar lent à s'effacer lui faussait l'aspect des choses. Il sentait autour de lui une menace obscure. Il avait les yeux ouverts et ne comprenait pas d'où venait, à sa droite, cette lueur étroite. Il eut besoin d'un peu de temps pour rétablir autour de lui le cadre, cette lucarne, le lit de fer, ces quelques pieds carrés...

Cette fois ils ne le rateraient pas. Demain,

l'ayant félicité, selon l'usage, pour son courage de soldat, ils lui en flanqueraient un peu plus que pour son grade. C'était une sale affaire dont il se demanda où elle allait le mener. Cependant il n'avait encore de la réalité qu'une conscience imprécise, à moitié engourdi qu'il était par les derniers mouvements du cauchemar. C'est alors qu'il entendit un ronflement et que l'événement tragique reprit forme : un homme allait mourir.

Déjà le jour pâlisait dans la lucarne. Pierron frissonna. Assis sur le bord de son lit, il commença d'épier les bruits de l'aube.

...

Il distingua bientôt des voix et des pas étouffés. Ce devait être le moment du montage de la machine. Un peu plus tard il perçut les coups sourds d'un maillet. Dès lors le temps ne coula plus.

Le tableau de la mort par la guillotine démoralise un homme qui a frôlé vingt fois la mort. Le courage n'a pas ici son mot à dire ; c'est une affaire de nerfs. Ce réveil, qu'allait-il être ?

Il sursauta. Une nuit ne viendrait-elle pas où lui-même... Hé quoi !... En un clin d'œil les images s'étaient déroulées à rebours de leur sens : de l'exécution de ce criminel, il remontait à son propre jugement...

Il y aurait là des officiers dont il comprenait à peine la langue, un interprète. Il n'y avait rien

ne devaient pas le porter dans leur cœur. Qu'allaient-ils faire de lui qui ne se soumettait pas.

Il se souvint tout à coup de l'avertissement que lui avait donné le précédent conseil de guerre ; si obscur fût-il dans sa lettre, il ne l'était pas dans son sens. C'était une menace ; on lui faisait entendre que l'on finit par se lasser de ceux-là qui montrent un goût immodéré de l'évasion. Ah ! qu'il était facile aujourd'hui de se débarasser de lui... Était-ce le but de ces hommes ? Mais si ce ne l'était point, tant de choses auxquelles il n'avait pas pensé d'abord lui devenaient soudain inexplicables.

Pourquoi l'amenait-on si loin, dans cette petite ville, où il n'entrair qu'à la nuit, ou personne ne l'avait vu entrer ? Pourquoi l'avait-on séparé de ses camarades ? Ils étaient du même camp. Ah ! comme c'était simple et sans conséquences : il s'évadait et personne ne retrouvait sa trace. On pouvait le croire à l'autre bout du monde ou noyé dans le Rhin. Mais on l'avait tout simplement supprimé, enterré dans un coin de cimetière, avant le jour ; l'herbe repousserait sur sa tombe. Cela ne faisait qu'un disparu de plus.

Le sergent Pierron certes se débattit et refusa d'ajouter foi à de pareils cauchemars. Il y réussit en partie mais ne se libéra pas du doute. Il était dans des mains qui feraient de lui ce qu'elles jugeraient devoir en faire. Le droit n'avait plus cours. Il ne saurait rien avant l'aube.

Pour se représenter les circonstances de cette

Le dormeur ronflait.
Une minute passa, une éternité.

...

On entendait des pas ; ils ne sonnaient pas sur l'asphalte du trottoir ; pourtant leur bruit emplissait le monde. Pierron, sans même se rendre compte de ce qu'il faisait, s'était levé ; et l'on aurait vu dans cet instant sa tête s'avancer comme la tête des bêtes traquées et sur le point d'être prises.

Les pas s'arrêtèrent. Pierron n'eut pas le temps de déterminer si c'était devant sa porte ou devant la porte voisine ; ses oreilles bourdonnaient avec force. Mais il n'eut pas non plus le loisir d'espérer : au-dessus de sa tête, la lampe électrique de la cellule s'alluma comme un éclatement ; c'était le signe inattendu mais aussi le plus terrible.

Ses mains montèrent à sa gorge. Il eut encore le temps d'entendre, et cette fois avec une acuité inouïe, la voix du geôlier qui disait se tromper de porte. La lampe s'éteignit et Pierron retomba sur sa couchette, évanoui.

...

L'évanouissement ne dut pas se prolonger. Quand Pierron rouvrit les yeux, quand il recommença d'entendre et de comprendre, un grand brouhaha venait de la cellule voisine : on eût dit une bagarre. Le bruit cessa, sans que toutefois les cris, qui étaient furieux, s'interrompissent. Pierron pensa qu'on ligotait le condamné. Puis les cris cessèrent ; vraisemblablement on lui avait appliqué le baillon.

Pierron n'entendait plus que des allées et venues, et sans fin un sourd grognement. Enfin le bourreau fit son office.

Quand l'homme arriva dans la cour, on dut le débâillonner. En fait de dernières volontés il poussa le hurlement interminable d'une bête qu'on égorge, hurlement qui fut coupé, on peut le dire, d'une façon sinistre. Pierron entendit ce choc sourd qui le rejeta lui-même, car il se retrouva debout, sur son lit.

Il suait à grosses gouttes ; il semblait qu'on eût vidé ses os de leur moelle. C'était un homme plein de courage et capable de témérité ; il l'avait prouvé vingt fois.

C'est alors que la seconde peur monta. Elle n'eut pas le caractère de la première, elle fut moins aiguë et plus absolue, une sorte de ravage jusqu'aux racines, plus brève aussi. Il n'y eut, pas plus que la première fois, de péril déclaré ; la seule imagination créa de nouveau la déroute. Il faut se représenter la situation mentale et le dénuement physique d'un homme poursuivi par la malchance, démoralisé, arrivé au bout de ses forces et de sa résistance. Les raisons de le supprimer demeuraient les mêmes. Maintenant il se pouvait que ce fût son tour, la machine était prête ; il n'y avait qu'à essayer le couperet.

L'attente ne dura que quelques minutes, mais le temps toutefois que Pierron sentit comment la vie se retire du corps, cette défaillance de qui se tranche les artères...

Les allées et venues recommencèrent ; on emportait le cadavre. Puis on tapa des coups de maillet : on démontait la machine. Le jour était venu, clair et merveilleux dans la lucarne...

Quand, dans la matinée, le geôlier lui apporta la soupe, Pierron ronflait à poings fermés.

FIN



Le geôlier l'avait regardé avec compassion.

à nier, pas même qu'il avait à moitié assommé la sentinelle... Pouvait-on le fusiller ? Leur code le permettait-il ?... Dans ce cas... Mais non. On n'exécute pas un soldat qui s'obstine dans son devoir. La réprobation serait trop grande dans le monde... Il faudrait trouver autre chose. Une fois de plus le cachot...

C'est alors que dans sa tête se répandit la clarté vive et livide de l'épouvante : il se pouvait que ce fût pour lui que ces préparatifs de mort fussent ordonnés.

Le développement d'une idée fautive, dans la fièvre, ne présente pas moins de bon sens que l'évolution d'une idée saine. Les arguments accourent et se pressent ; surtout ils prennent le caractère de l'irréfutable. Pierron fut saisi par l'engrenage. La peur qui soudain le harcelait trouva ses raisons, ou plutôt il les trouva lui. Il les vit péremptoires. Ce furent des lueurs d'éclairs et la tempête pour finir.

Voilà la troisième fois qu'il tente de s'évader. Il donne vraiment à ses geôliers trop de fil à retordre. Il arrive un moment où l'admiration que l'on a pour un ennemi courageux se change en ressentiment. On songe alors aux représailles ; il en connaissait les camps. Oui, les Allemands

nuit et le retentissement qu'elles avaient dans le cœur de Pierron, sans doute faudrait-il pouvoir se représenter, comme naguère, ce qui fut la mise hors la loi des formes de la justice ; et cela ne suffirait point. Quand l'angoisse galope dans la tête d'un homme, il n'est plus rien pour l'arrêter. L'angoisse a son pouvoir inventif aussi, et à l'extrême. Il arriva à Pierron d'imaginer que, bien que le voisin fût le vrai condamné il était encore possible que le bourreau se trompât de cellule et qu'il entrât dans la sienne...

Le jour montait dans la lucarne. Pierron s'en approcha ; il avait eu l'idée d'écrire aux siens. Mais à quoi bon ? La lettre ne partirait pas.

Depuis un moment il s'était fait dans la cour un grand silence.

...

Pierron s'assit sur son lit. Son cœur battait à grands coups dans le haut de sa poitrine ; il l'entendait dans sa gorge. Il sentait que ses lèvres séchaient. Il vit sa jeune sœur dans un village du Bourbonnais, auprès du puits. Au-dessus du globe de ses yeux, sous l'arcade osseuse, s'amassait une chaleur intense.

Vient de Paraître

Histoire vraie
plus passionnante
qu'un roman

HORS LA LOI

Extraordinaire
histoire de Rougé
le Braconnier

Un volume : 11 fr.

F. LANORE, 48, rue d'Assas, PARIS-VI



Sur cette piste en forme de "montagnes russes" et longue de plusieurs kilomètres, les policemen de Los Angeles s'exercent à des poursuites mouvementées.

Le filtre d'amour meurtrier

Belgrade, juillet 1929.

Anna Pistova, une vieille jeune de 92 ans, nommée « la sorcière de Vladimirovace » près de Belgrade, est accusée d'avoir pendant de nombreuses années fourni des « potions d'amour » à un grand nombre de jeunes serbes malheureuses en ménage.

Son procès vient de commencer à Pancevo, et six veuves de riches fermiers sont accusées avec elle.

La police avait toujours considéré Anna Pistova qu'on appelait dans la région « La petite mère Annuchka » comme une « guérisseuse » sans danger. Elle connaissait toutes les herbes et savait en utiliser les propriétés.

Mais la mort soudaine et mystérieuse du bourgmestre de Novoselo, Carina, l'année dernière, souleva dans la région une grosse émotion et amena l'arrestation de Mme Carina et de la « sorcière ».

Un fort détachement de gendarmes, vint au milieu de la nuit chercher Anna Pistova, dans sa misérable cabane. La police craignait les manifestations des paysans qui vénéraient la vieille et auraient certainement pris sa défense.



Anna Pistova.

La veuve de Carina, une très jolie femme de 29 ans, a été élevée, en Suisse. Son mari avait 20 ans de plus qu'elle et lui faisait une vie d'enfer.

Le corps de Carina et celui de 12 autres maris ont été exhumés et envoyés pour l'autopsie à l'Université de Belgrade. L'analyse a établi, dans chaque cas la présence d'un poison végétal.

Anna Pistova prétend qu'elle n'a délivré aux épouses délaissées que des potions « d'amour » et que ce n'est pas sa faute si elles ont forcé la dose.

Les veuves répètent avec insistance qu'elles avaient seulement l'intention de réveiller la flamme de leurs maris et non pas de les tuer.

Malgré cela les six veuves et la « sorcière » sont accusées de meurtre prémédité.

Un solide cordon de troupes entoure le tribunal de Pancevo, car on craint l'intervention des paysans, furieux qu'on ait arrêté leur « guérisseuse ».

Amant ou cambrioleur

New-York, juillet 1929.

Larry Abbott, le joueur de saxophone de l'Eskimo-Orchestra, est en instance de divorce, sa femme, Mrs Ethel Abbott, lui reprochant d'avoir trois amies et d'en avoir emmené une dans son automobile au cours d'une excursion au Canada. Larry se défend, en affirmant que la jeune fille en question avait eu une panne d'auto et qu'il avait été obligé de lui offrir une place dans sa voiture. Dès lors, le joueur de saxophone a été surnommé « le bon samaritain-eskimo ». De son côté, Larry accuse sa femme d'avoir entretenu des relations coupables avec sept individus, dont six n'ont pu être identifiés. Le septième, un jeune musicien, James J. Mac Carthy, a bien été surpris dans l'appartement de Mrs Abbott. Il était en train de se cacher sous le lit de la jeune femme et était revêtu d'un pyjama rouge. Mais lorsqu'il fut extrait de sa cachette, Mrs Abbott le présenta... comme un cambrioleur.

Mariage ultra moderne

New-York, juillet 1929.

Un pasteur d'Omaha, le Révérend Franck G. Smith vient d'unir un couple en prenant soin de faire enregistrer le mariage par un film parlant. L'institution du mariage, déclare le vénérable ecclésiastique, est gravement compromise par le divorce qui sévit aux Etats-Unis. Mais, cette institution sera heureusement sauvée par l'intervention du « Talky » ou film parlant. Il suffira à l'infidèle d'entendre, à quelques années de distance, sa propre voix prononçant les serments éternels tandis qu'il verra à l'écran le pasteur célébrant son mariage, pour revenir à des sentiments plus stables et plus vertueux.

Le Don Juan infirme

Gloucester, juillet 1929.

Wallace Potter, âgé de vingt-neuf ans, petit employé de Manchester, était, dès son jeune âge, d'une constitution débile. Il fut récemment victime d'un grave accident, et fut transporté à l'infirmerie de Gloucester, atteint d'une fracture de la cuisse. Malgré son infirmité, le jeune homme jouit d'un gros succès à l'hôpital ; il était la coqueluche des gardes-malades, et gagna le cœur de l'infirmière, Alice Christian, à laquelle il dit qu'il était un ancien boxeur, et qu'il disposait de ressources suffisantes pour assurer leur vie à tous les deux. L'intrigue qui se noua entre le Don Juan infirme et la garde-malade devint un objet de scandale à l'hôpital, et Mrs Jenkins perdit sa place. Ils continuèrent à se voir, et à échanger des lettres passionnées, jusqu'au jour où l'infirme devint jaloux. Il accusa la jeune femme d'être infidèle, et comme celle-ci protestait, lui affirmant qu'elle avait perdu son gagne pain à cause lui, il la somma de venir le voir. Lui-même avait quitté l'hôpital et habitait chez un camarade. Mrs Jenkins se rendit à son appel elle le trouva assis à la cuisine. Ils causèrent tranquillement, lorsque soudain l'infirme dit :

— J'ai un marteau

— Vraiment ? fit la garde-malade. Au même instant, il lui asséna plusieurs coups sur la tête à l'aide du marteau, puis essaya de lui trancher le cou avec un rasoir qu'elle lui avait donné. Ayant échoué dans sa tentative de meurtre, il s'enfuit clopin-clopant et arrêta au passage le premier agent venu il avoua son crime et se laissa conduire au poste.

Traduit devant les assises de Gloucester, son procès fut suivi par une foule compacte d'hommes et de femmes qui virent non sans émotion ce jeune homme correctement vêtu, à l'épaisse chevelure noire, aux traits réguliers et agréables, debout sur ses béquilles à la barre des accusés. On vit également sa victime, à peine remise des graves blessures qui lui furent infligées, et qui donna sa déposition d'une voix douce et tranquille. Elle reconnut avoir passionnément aimé le jeune homme. Potter a été condamné à cinq ans de détention.

Le Sherlock Holmes femme



Mrs Ethel Assella, une des détectives les plus célèbres de New-York et qu'on a surnommé « la femme-Sherlock Holmes ». La volet en train de charger son revolver au moment de partir « en mission secrète ». Devenue veuve à vingt-trois ans, Mrs Assella se voua corps et âme à son passionnant métier. Elle fut d'abord employée par la Drummond Agency dont elle est devenue aujourd'hui à la fois directrice et propriétaire. Durant sa carrière aussi longue que mouvementée, elle a filé d'innombrables meurtriers, des maris infidèles et des femmes vagabondes. Ses hautes qualités morales et son énergie en font une formidable ennemie du crime. Mais elle est demeurée profondément humaine.

Un curieux cas de divorce

Freeport (Amérique), juillet 1929.

Devant subir une intervention chirurgicale, Raphl T. Calam fut anesthésié sur la table d'opération. Comme il se trouvait sous l'effet de l'éther il murmura tendrement le nom de Florence. Or, sa femme, qui surprit son murmure, s'appelait Gertrude. Aussitôt après l'opération, elle demanda et obtint le divorce.

Le procès des eunuques de Leningrad

Leningrad, juillet 1929.

Un singulier procès a commencé devant le tribunal criminel de Leningrad.

Le banc des accusés est occupé par quinze paysans, russes et finnois, habitants d'un village situé à une trentaine de kilomètres de l'ancienne capitale des tsars.

Ils appartiennent tous à la secte des « Skoptzi », ou des eunuques.

Ce sont pour la plupart des hommes imberbes, ayant dépassé la quarantaine, des petits vieux, desséchés, et quelques femmes.

On croyait que cette secte avait disparu depuis la révolution russe.

Elle fut fondée au XVIII^e siècle, par un fanatique, qui se faisait passer pour l'Empereur Pierre III, assassiné par l'ordre de la grande Catherine.

Pour vaincre « la tentation » et faire cesser les tourments de la chair, les adeptes de cette secte font, comme ils le disent, « couper la tête du serpent », ou encore « acceptent d'être marqués par le grand sceau ».

— Que pouvez-vous dire pour votre défense, demande le président, « camarade » Rostovtsev au principal inculpé Pivdunine.

— Je puis dire que j'étais l'ami du gouvernement soviétique, que j'étais président du Soviet de ma commune et inspecteur de l'instruction publique.

Ces fonctions officielles n'empêchaient pas Pivdunine de faire, en se basant sur le dix-neuvième chapitre de l'Evangile selon Mathieu, de la propagande en faveur de la castration.

Les chefs de la secte forçaient les jeunes membres de leurs familles à subir cette opération.

Par la persuasion et les promesses ils y amenaient aussi leurs valets de fermes, les jeunes filles et les femmes qui travaillaient chez eux et les paysans de leur village.

La secte gardait le secret absolu. Les nouveaux opérés s'engageaient à garder le silence.

L'horrible opération se faisait dans une grange, à l'aide d'un simple couteau.

Une affreuse vieille mégère, Ekaterina, opérait les femmes.

Les « Skoptzi » se taisent obstinément ou ne répondent que par dénégations à toutes les questions du tribunal.

— Vous fréquentez les réunions de la secte, demanda le président à une des femmes, venue comme témoin.

— Oui, pendant dix ans. On mettait des linçons blancs, on écoutait le prédicateur et ensuite on « sautait » jusqu'à ce qu'on était fatigué.

Les « Skoptzi » exécutent en effet à leurs réunions une espèce de danse mystique, à la façon des derviches.

Tous les membres ont été condamnés à quatre et cinq ans de prison.



La vague de chaleur à New-York. Un agent a surpris quelques baigneurs téméraires qui ne semblent pas se soucier des lois imposées par la licences des rues.

GRANDS PROCÈS



Meurtrier de sa belle-mère, Louis-Albert Delaplace, mari acariâtre et ombrageux, a été condamné à cinq ans de réclusion par les assises de la Seine.



Le Docteur Bichter (debout à droite), accusé d'avoir tué sa malade strophantus, comparait cette semaine.

DE JEUDI

LES jurés de la Seine ont été, la semaine dernière, assez durs : la session avait débuté par de l'indulgence elle s'est terminée par des verdicts sévères.

En vain, Marcel Giraudon, cet ouvrier métallurgiste qui tua le 4 septembre, près de la gare d'Ivry, Yvonne Remilleret, invoqua-t-il l'excuse de la passion. Comme s'il suffisait d'aimer une femme pour avoir le droit de l'assassiner ! En vain, fit-il remarquer au jury qu'il avait — son crime achevé — tenté de se donner la mort et que, successivement, le revolver, la corde et l'eau avaient été employés, sans aboutir d'ailleurs au résultat cherché : la balle avait glissé sur la paroi de la boîte crânienne, ne déterminant pas la moindre hémorragie cérébrale, la corde, trop légère, accrochée à une étagère de cuisine, trop frêle, avait cédé, la Seine enfin n'avait pas voulu de ce candidat au suicide, voué aux échecs répétés : un marinier avait tendu à Giraudon une perche salvatrice...

Malgré toute cette bonne volonté et ce jurieux désir de mourir, le meurtrier n'a pas trouvé grâce devant le jury : certes, il obtint des circonstances atténuantes, mais avec un verdict affirmatif sur toutes les questions ; la Cour condamna Giraudon à sept ans de travaux forcés.

Louis Delaplace, lui, pouvait-il revendiquer le bénéfice du drame passionnel ? Il avait tué sa belle-mère, Mme Massy, qu'il rendait responsable du départ de sa femme...

Banal sujet de vaudeville, quelquefois de comédie, rarement de tragédie...

Le jury de la Seine n'a pas trouvé l'histoire plaisante ; il s'est rappelé que le meurtrier avait, par derrière, abattu de quatre balles la malheureuse femme, tout à fait innocent du grief qu'il lui imputait... et, ainsi que le lui demandait l'éloquent avocat de la partie civile, M^e Léo Lagrange, il a par son verdict, fait condamner le genre à cinq ans de réclusion.

Et puis, voici une condamnation à mort. Henri Catoire qui, le 23 octobre dernier, au hameau de la Bréviaire, près de Saint-Jean-aux-Bois, assaillit lâchement et tua. Pour le voler, le garde-chasse Amédée

Le mystérieux attentat de la route d'Albi

UN mystère entoure, cela est certain, l'attentat dont fut victime dans la soirée du 5 septembre dernier, sur la route d'Albi à Toulouse, près de Rabastens, une marchande foraine, Mme Julie Rolland... *Défective* a déjà conté ce drame qui va se juger à la fin du mois devant le jury du Tarn.

Mme Rolland revenait en auto de la foire d'Albi avec un de ses amis, Sylvain Gleizes, et son fils le jeune Pierre Rolland. Gleizes conduisait la voiture ; vers onze heures du soir, un individu, qui se tenait auprès d'une camionnette, fit signe aux automobilistes de s'arrêter. Il raconta qu'il avait une panne et demanda une clef anglaise.

Tandis que Pierre Rolland allait chercher l'outil dans le coffre de l'auto, l'inconnu, se précipitant sur Mme Rolland, lui jeta au visage un bol de vitriol. On crut que la malheureuse femme resterait aveugle. Peu à peu son état s'améliorait et, en même temps que ses yeux revenaient à la lumière, l'ombre qui entourait ce drame se dissipait et permettait à la justice de soupçonner si fortement quatre personnes d'avoir participé au crime directement ou par complicité, que toutes quatre comparaitront bientôt devant le jury d'Albi.

Un coup de théâtre se produisit en novembre : ce fut l'arrestation de Sylvain Gleizes, le conducteur de l'auto qui ramenait chez elle, le 5 septembre, la victime. Gleizes, très lié avec Mme Rolland, l'accompagnait quelquefois avec sa voiture, lorsqu'elle devait se rendre dans les foires de la région. Une série de faits troublants déterminèrent la conviction des policiers et des magistrats.

Et d'abord les premières impressions de Mme Rolland, elle-même, impressions discrètes qu'elle ne confia qu'à ses plus proches parents : Elle recevait depuis quelques mois des lettres anonymes qui l'avertissaient qu'un malheur planait sur sa tête. Elle avait cru reconnaître l'écriture déguisée de Gleizes et tel avait été aussi l'avis de sa sœur. L'auteur des lettres était d'ailleurs un familier de la maison : la précision, l'exactitude des détails qui y étaient mentionnés le prouvaient.

L'enquête judiciaire avait en outre apporté de fort inquiétantes indications : pourquoi Gleizes avait-il stoppé immédiatement à l'appel que lui avait adressé, sur la route déserte, en pleine nuit, un inconnu ? Il avait marché jusqu'à cet endroit, depuis Albi, à faible allure, alors que sa voiture, une 18 chevaux, lui permettait une vitesse très supérieure.

Lorsqu'il s'arrêta, il ne posa aucune question à l'individu... au lieu d'alerter la gendarmerie de Rabastens, après l'attentat, il continua sa route sur Toulouse, ce qui rendit impossible des recherches immédiates qui eussent été sans doute fort utiles.

Enfin, l'attitude de Gleizes, dans les semaines qui suivirent le crime, parut des plus suspectes : au fur et à mesure que s'améliorait l'état de Mme Rolland, que s'atténuait la cécité qu'on avait crue, au début, définitive, Sylvain Gleizes manifestait une certaine inquiétude : il insista auprès de la marchande foraine, auprès de sa sœur, pour que les lettres anonymes fussent détruites : ces lettres n'avaient, apparemment, aucun rapport avec le crime.

«...On ne sait jamais, dit Gleizes, vous feriez bien de les brûler ; où sont-elles ? elles pourraient être publiées dans les journaux si la police s'en capture ; elles contiennent des détails scabreux... le scandale vous atteindra... débruisez-les. »

D'autres fois, Gleizes, qui venait de prendre des nouvelles de Mme Rolland à la clinique où elle était soignée, soupirait : « Cette affaire est bien étrange, vous verrez que dans quelque temps on m'y mêlera !... »

L'inquiétude qu'il trahissait ainsi fut retenue par les enquêteurs ; on prit des renseignements sur Gleizes, ils étaient plutôt fâcheux.

Gleizes avait été compromis, en 1925, dans une très grave affaire : l'attaque du courrier postal de Limoux, accompagnée d'une tentative de meurtre sur un gendarme. Il avait comparu devant la cour d'assises de l'Aude, qui, faute de preuves suffisantes, et en raison de certains témoignages qui sont aujourd'hui considérés comme de pure complaisance l'avait acquitté. Aux côtés de Gleizes, se trouvait un de ses amis, Ernest Aubès, qui est également inculpé dans l'affaire Rolland.

La dame blonde...

Nous disions que le drame de Rabastens est entouré de mystère. C'est en tâtonnant que l'enquête judiciaire est parvenue à préciser ses accusations.

Le 6 septembre, quelques heures après l'attentat, M. Rolland, le mari de la victime, recevait la visite d'une jeune femme blonde, extrêmement émue, qui prononça ces paroles étranges : «... J'ai vécu, monsieur, le même drame que vous !... »

M. Rolland, qui était alors assez souffrant et alité, et son fils Pierre — celui-là même qui accompagnait sa mère le soir du drame — essayèrent d'obtenir des précisions de l'inconnue. Celle-ci se troubla et disparut précipitamment en disant : « J'ai dû me tromper. »

Quel secret connaissait donc la mystérieuse dame blonde ?

Une inquiétante conversation

M. Micoulean, commissaire de police, qui suivit l'affaire depuis l'origine, entendit, le 21 janvier 1929, un épicier de la Ramade (Ariège), M. Albert Iglésias, qui avait à faire de « très sérieuses déclarations ».

« J'exerce, dit ce témoin, le commerce d'épicerie et primeurs et, pour m'approvisionner, je me rends souvent à Toulouse, au marché d'Arnaud-Bernard. Dans un café, j'ai surpris une conversation entre quatre personnes qui complotaient un mauvais coup. »

« Voici exactement ce que j'ai vu et entendu : »

« Le samedi 1^{er} septembre, j'ai quitté la Ramade vers 20 heures 30 avec une camionnette automobile pour me rendre à Toulouse, où je suis arrivé vers 23 heures et demie. Le marché aux légumes commençait vers 3 heures du matin, je ne me suis pas couché et, pour passer le temps, je suis entré au café *Excelsior*, situé sur le boulevard, à côté de la place Arnaud-Bernard. »

« Le café est séparé en deux par une cloison vitrée ; dans la salle où se trouve le billard, le patron jouait aux cartes avec deux clients ; pour être plus tranquille, je suis passé dans la salle à côté, où j'ai trouvé quelques personnes attablées. Parmi ces quatre personnes, j'ai reconnu un chiffonnier que j'avais vu plusieurs fois au garage Nart, 55, avenue de Paris, et avec qui j'avais été en pourparlers pour lui vendre une vieille camionnette... Ce chiffonnier était en compagnie de deux hommes et d'une femme blonde ; l'un des deux hommes était âgé d'environ 50 à 55 ans, carré d'épaules, taille moyenne, forte corpulence ; il portait des lunettes. A côté de lui, était assise une femme âgée de 25 à

30 ans, blonde. De l'autre côté de la table et en face de la femme, était assis un homme d'une quarantaine d'années, chapeau de feutre clair, coiffé sur l'oreille, carré d'épaules, mais paraissant plus petit que le vieux, enfin à côté de ce dernier, était assis le chiffonnier. »

« Tout à fait incidemment, je me suis installé à la table leur faisant face. L'attitude du chiffonnier, qui ne me dit rien, alors que d'habitude il me serrait la main, et quelques paroles qui me parvinrent, m'incitèrent à prêter l'oreille et à regarder ce qui se passait. »

« Je n'ai pas entendu toute la conversation, car j'ai quitté le café vers une heure et demie, y laissant les quatre consommateurs. Je feignais de dormir, accoudé sur la table. »

« J'ai entendu l'homme aux lunettes dire au chiffonnier : « J'en ai assez de casquer ; il y a assez longtemps qu'elle m'épuise les fonds ; il faut s'en débarrasser au plus vite. Il faut lui griller la gueule et pas qu'un chien la regarde » (sic). »

« Le chiffonnier lui répondit : « Ne vous faites pas de mauvais sang, je lui en f... une dose », ajoutant quelques mots en patois que je n'ai pas compris. Ensuite, le chiffonnier, s'adressant à l'autre individu, assis à côté de lui : « Nous ferons le coup à quel endroit ? » L'individu lui répondit : « En revenant de (je ne me rappelle pas le nom) à côté de Rabastens. »

« Le chiffonnier lui rétorqua alors : « Ce n'est qu'à trois ou quatre kilomètres du village ; tu ne rebrousse pas chemin, tu fileras sur Toulouse, qui est plus éloigné. Je t'attendrai au pont du Ramat, au faubourg Bonnefoy. »

« L'homme aux lunettes remit au chiffonnier un billet de 500 francs et deux billets de cent francs. »

Le commissaire présenta à M. Iglésias la photo d'Aubès ; il reconnut en lui l'homme aux lunettes qui avait donné 700 francs au chiffonnier ; il reconnut tout aussi formellement en Gleizes l'individu assis à côté d'Aubès, à la table du café *Excelsior*. Quant au chiffonnier, c'était un repris de justice, Lucien Jourdan, et la femme blonde sa maîtresse, Louise Gorce.

D'après l'accusation, c'est Jourdan qui fit le coup ; Mme Rolland qui fut mise en sa présence dans une confrontation dramatique dont a parlé *Défective*, est absolument formelle à son égard, Jourdan est bien l'individu qui fit signe à Gleizes d'arrêter son auto, sur la route de Rabastens, et qui lui jeta le vitriol au visage... La femme Gorce l'accompagnait ; de nombreux témoins l'avaient aperçue, dans la journée, à Albi, avec son amant.

Mais pourquoi le crime aurait-il été commis ? Quel mobile ? Aubès avait connu autrefois à Béziers les époux Rolland. Les propos qu'il tint, au café *Excelsior*, qu'entendit M. Iglésias, semblent établir qu'il avait eu avec Mme Rolland une intimité, qui commençait à lui peser... D'accord avec Gleizes et poussé sans doute par des raisons d'intérêt (accaparer le commerce florissant de Mme Rolland), il aurait décidé Jourdan, moyennant quelques centaines de francs, à la vitrioler, pour pouvoir reprendre ses affaires à bon compte.

L'étrangeté du procès, sa complexité rendront les débats pathétiques et la lutte sera ardente entre les défenseurs des accusés, M^{es} Heim, Mouly et Nogués, et l'avocat de Mme Rolland, M^e Maurice Garçon, qui se constituera partie civile.

Jean MORIERES.



Le comte Maxence de Polignac qui vient d'être a



Edouard de Malher, qui prétend détenir le secret du sucre synthétique, répond devant la 13^e chambre des profits qu'il lui est reproché d'avoir tirés de ce secret.



Edouard de Malher (à gauche), qui prétend détenir le secret du sucre synthétique, répond devant la 13^e chambre des profits qu'il lui est reproché d'avoir tirés de ce secret.

DI A JEUDI

Favreau, n'a pas trouvé grâce devant les jurés de l'Oise.

Si ce jeune homme de vingt-cinq ans eût fait preuve de moins de cynisme après son crime, peut-être les jurés se fussent-ils montrés plus indulgents pour lui. Fils d'alcoolique, ayant trois membres de sa famille internés, Caloire pouvait exciper d'une hérédité lourde. C'est là un argument qui, bien souvent, touche les jurés.

Mais l'attitude de l'accusé n'a jamais cessé d'être révoltante. Ne s'était-il pas offert à être le porte-paroles des bucheurs sur la tombe de sa malheureuse victime ?

Et, au cours du procès, n'a-t-il pas été d'un flegme indécrottable (Il affecta, durant les débats, la plus grande indifférence, comme si sa tête n'eût point été en jeu !)

A peine prononça-t-il une parole de regret, à la fin de son interrogatoire.

Je regrette sincèrement d'avoir tué Favreau. Pardon !

Mais il dit cela sans accent, comme s'il eût accompli une simple formalité.

Aussi bien, malgré les efforts de son défenseur, M^e Waruzel, qui insista précisément sur la déplorable hérédité de Caloire, le jury rapporta un verdict affirmatif sans circonstances atténuantes.

Edouard de Mahler n'a tué personne... Ce chimiste russe, de grande valeur, à ce qu'il paraît, est accusé d'avoir escroqué 500.000 francs à des industriels de Genève, à qui il devait céder sa merveilleuse invention du sucre synthétique...

Il y a plusieurs mois, Détective racontait cette merveilleuse histoire... Savant — au dire des uns — escroc — au dire des autres — il a comparu samedi dernier devant la treizième chambre.

Pour lui éviter les rigueurs d'une longue détention, le président Hourtoulle supplia Edouard de Mahler de donner son secret.

« Je préfère rester plusieurs années en prison... » répondit stoïquement le chimiste.

Mais la déposition si précise de l'expert Kohn-Abrest permit de douter de l'innocence de Mahler. Le jugement sera rendu le 20 juillet.



Georges Rème, spécialiste du mensonge et de l'évasion, bénéficiaire de cent sept années d'emprisonnement, ne saurait être cru sur parole.

Georges Rème, soutien du ministère public

La nouvelle se répandit par une infiltration rapide, à travers le Palais... on allait voir Rème à la 13^e chambre correctionnelle, Rème en chair et en os, Rème, l'éternel évadé, qui depuis plus d'un an médite à l'ombre du cachot, sur l'instabilité de la profession d'escroc...

La nouvelle était exacte ; et cependant, on n'y croyait guère. Rème devait déposer dans une affaire déjà ancienne, qui s'était terminée pour lui par un certain nombre d'années d'emprisonnement ; il avait, en mars 1927, volé des brillants, qu'il s'était empressé de revendre à M. Julien Weyl, bijoutier, établi rue Rambuteau. M. Weyl avait sans doute été imprudent en ne les payant qu'au tiers de leur valeur ; mais il avait été séduit par la bonne mine de ce client inconnu, qui s'était présenté dans sa boutique sous une aimable apparence et une joviale identité : Monsieur Nadouze, épicier à Argenteuil...

Comment suspecter l'honnêteté de M. Nadouze ? Pouvait-il se douter que les quatre brillants qui lui étaient offerts par l'estimable épicier, n'avaient pas été desservis d'un pendentif — bijou de famille — ainsi que le lui affirmait M. Nadouze ?

Notre profession est bien difficile, bien dangereuse..., disait en soupirant M. Julien Weyl, on est en rapport avec tant de coquins... oui, c'est vraiment une profession bien dangereuse !

Et lucrative aussi..., acheva avec une ironie cruelle le président Hourtoulle...

Rème, cependant, venait d'être introduit dans le box ; cinq gardes l'entouraient, attentifs aux moindres gestes de leur « client » — mais les objectifs des photographes détournèrent vite leur attention... le jeune adjudant, qui commandait la petite troupe, debout dans le box, était tout fier... il souriait, prenait des poses ; il savait que demain il se retrouverait à la première page de tous les journaux et il s'efforçait de se donner une contenance...

Le héros de la fête ne paraissait pas autrement satisfait ; repu de gloire, Georges Rème avait l'air de blâmer cet appareil théâtral, cette cohue qui encombra la salle... Il se cachait le visage dans les mains, ou mieux, baisait complètement la tête et se blottissait sous le rebord même du box...

Mais il fut obligé de se lever pour déposer et impitoyablement mitraillé par les photographes.

Sa légendaire moustache noire était tombée ; assez mal rasé, les cheveux en brosse, il avait maigri. Une cravate de piqué blanc remplaçait le col. Un complet réséda révélait que l'administration pénitentiaire, pleine d'égards pour ce détenu de choix, ne lui avait pas imposé le réglementaire costume de bure...

Bien vite, il reprit de l'assurance. Comédie ou attitude sincère ? Il semblait véritablement très ennuyé, quand il fit son entrée à l'audience ; en quelques minutes, il comprit qu'il lui fallait tenir dignement son rôle, le rôle que le public était venu applaudir, et il se décida alors à le jouer...

Un mot le fit bondir. Ce mot, l'avocat du bijoutier, M^e Valensi, le prononça...

Le défenseur voulait réfuter le témoignage de Rème, qui avait lourdement « chargé » M. Weyl...

Rème avait, en effet, prétendu que le bijoutier ne s'était pas montré bien exigeant sur l'origine des brillants, qu'il ne lui en avait offert qu'un prix dérisoire.

Rème. — Mais comme je venais de faire le coup chez M. Fischer, je tenais à me débarrasser des pierres au plus vite. J'ai accepté le prix infime que m'en offrait M. Weyl...

M^e Valensi mit en garde le tribunal : « Un homme comme Rème, spécialiste du mensonge et de l'évasion, bénéficiaire de cent sept années d'emprisonnement, ne saurait être cru sur parole.

Blessé dans sa dignité, Georges sursauta : — Maître, respectez-moi !... Il était lancé... il partit...

Ce fut alors un vrai réquisitoire contre le bijoutier. Oh ! sans doute avec des nuances... Rème voulut bien reconnaître que M. Weyl avait sans doute, été de bonne foi, au début, mais que par la suite, il était certainement devenu malhonnête

Rème. — Pour dégager sa responsabilité, M. Weyl a montré à la police d'autres pierres que celles que je lui avais vendues... Les miennes étaient belles, pures, sans défaut ; celles qu'il a remises à l'inspecteur chargé de l'enquête, étaient piquées... Il a fait une substitution et il a menti... car les bijoutiers sertiennent le mensonge beaucoup mieux que les bijoux !... Content de sa formule, il se rassit.

Il y eut, ensuite, un bien curieux défilé...

Trois ou quatre confrères de M. Julien Weyl vinrent attester la parfaite probité du prévenu, et donner au tribunal des renseignements d'ordre technique... Le défilé des « hommes de l'art », en somme.

Le président et le vice-président de la Chambre Syndicale de la Bijouterie, apportèrent d'impressionnantes affirmations. Le tribunal, (surtout le rusé président Hourtoulle), se montra sceptique...

Ces messieurs déclarèrent tout d'abord — et puisqu'ils le déclarèrent, cela devait être vrai — qu'il était impossible de distinguer un diamant neuf, d'un diamant desserti... Élément important du procès, puisque les brillants volés par Rème et vendus à M. Julien Weyl, étaient neufs et ne provenaient évidemment pas, ainsi qu'il l'avait déclaré à son acheteur, d'un bijou de famille, trésor de la famille Nadouze, présentement dans la purée !...

La déposition du président de la Chambre Syndicale, particulièrement ferme, devait innocenter M. Weyl. Mais elle ne suffit pas aux magistrats, qui décidèrent de faire venir à une audience prochaine un joaillier-expert, agréé par le tribunal, pour donner son avis sur ce point important.

Pendant que déposaient les témoins, Rème se tenait tranquille... puis on lui redonna la parole... Il en usa largement, il poussa des cris, des soupirs et avec son plus bel accent toulousain :

— Je suis, déclara-t-il, un pantin dont on tire les ficelles !... Victime de M. Fischer et de M. Weyl (on ne sait pas trop pourquoi, en vérité ?), dès que je sortirai de prison, je déposerai une plainte contre eux...

Le Président, d'un geste épiscopal, calma Rème :

— Je ne garantis pas la sincérité de vos accusations.

— Je vous remercie, Monsieur le Président !... Cela fut dit sur un ton d'exquise courtoisie.

Les débats allaient prendre fin : on ne pouvait en terminer avec cette première audience... il fallait entendre l'expert et un inspecteur, qui seraient cités la semaine suivante...

Le défenseur de M. Weyl insista pour que Rème fut gardé à Paris pendant huit jours, afin de pouvoir être confronté avec le policier et le joaillier-expert...

Le substitut Fillaire n'y fit pas d'objection, le Président voulut bien y consentir, avec cette prudente réserve :

... Si l'Administration pénitentiaire veut bien en courir le risque !...

Comblé par tant de prévenances, Rème, humblement, baissa la tête. Il salua les juges, et fut entraîné par les gardes, les menottes lui ayant été préalablement passées.

Quand il redescendit l'escalier de la Souricière, il était beaucoup moins fier... Ce n'était plus le Rème avantageux que nous révélèrent ses Mémoires ; c'était un type très embêté d'avoir à passer plusieurs années entre les quatre murs d'une cellule — cette fois imperméable.

Reviendra-t-il, la semaine prochaine, à la 13^e Chambre ? C'est possible, puisque magistrats et avocats le désirent...

Rème pourra encore briller un peu ; puis il reprendra le chemin d'une prison de province, ramené dans le « sleeping » de l'administration pénitentiaire...

Le prix de Bobette

Bobette était un chien-loup d'Alsace, dressé pour le cinéma. Artiste de valeur, Bobette avait de tenir sur l'écran la place qu'elle occupait — une véritable vedette — avait coûté beaucoup de temps, beaucoup d'argent à son propriétaire, M. Marcel Fossez.

Tant de peines devaient avoir leur récompense et Bobette commençait à devenir pour son maître un sujet d'un intérêt exceptionnel ; en son nom, il touchait déjà de gros cachets.

Un contrat avait été signé, il y a deux ans, moyennant lequel Bobette était engagée dans un film pendant trois mois, à raison de 3000 francs par mois. Dans la nuit du 4 au 5 mars 1927, elle prit à Bruxelles le rapide qui devait la conduire à Paris. Le train partait à minuit 40 et arrivait à Paris, à la Gare du Nord, à 6 h. 50 du matin. Le billet de Bobette avait coûté exactement 48 francs, il portait le numéro 15. A. 1342. Soyons précis !

La star à quatre pattes exigeait des soins spéciaux. Son sleeping était une niche confortable, placée dans le fourgon qui fut plombé lors de la visite de la douane à Aulnoye.

Le 5 mars, à 6 h. 50, Mme Fossez attendait sur le quai de la Gare du Nord, l'arrivée du rapide de Bruxelles. Elle avait, au préalable, présenté à la douane,

les documents qui établissaient que Bobette était « citoyenne » française.

Les formalités administratives terminées, le chef douanier donna l'ordre d'ouvrir la niche : Bobette, énervée par le long voyage, s'élança sur les rails et partit on ne sait où...

Les recherches faites pour la retrouver furent vaines.

D'où le procès que M. Martial Fossez intenta à la Compagnie du Nord : celle-ci soutenait qu'elle n'était pas responsable de la fuite de Bobette, de son humeur vagabonde : Bobette s'était sauvée sous les yeux angoissés de sa maîtresse. Au moment où elle avait sauté du wagon, le contrat de transport qui liait M. Fossez et la Compagnie avait pris fin... Il appartenait à Mme Fossez de se lancer à la poursuite de l'animal et de tenter de le rattraper...

Ce grave conflit juridique occupa une demi-audience, à la 1^{re} chambre du Tribunal de la Seine : les magistrats prirent un plaisir extrême à entendre le récit de la vie de Bobette, de ses prouesses, de ses exceptionnelles qualités...

Et pour mettre d'accord les deux parties, ils décidèrent que chacune avait une part de responsabilité. M. Fossez demandait 50.000 francs de dommages-intérêts : le tribunal lui en accorda 18.000.

LONDRES

SECRET

III

LE CALVAIRE DANS UNE BOUTEILLE

La réputation du boxeur Teddy Baldock, l'enfant chéri de l'East de Londres, n'est rien à côté de celle de Charley, Charley qui a le cuir tanné et la démarche balancée d'un navigateur a débuté dans la vie comme boulanger. Il fait concurrence maintenant, dans une modeste mesure, au *British Museum* avec les collections que renferme sa taverne. Il en va de la *Charleys Brown's*, comme de la *Cidre* de la rue de l'Hirondelle à Paris. S'il arrive à un amateur de pittoresque de s'y égarer, c'est l'exception. Le fond de la clientèle se compose de la population flottante, dans toute l'acception du terme, des docks.

L'endroit où se trouve la taverne, à l'angle du West India et de North Gate, est particulièrement sinistre. Les policemen n'y vont que par deux ; ce qui est plus prudent. Mauvais garçons, matelots ou soutiers débarqués des derniers cargos hantent l'étroit dancing qui fait suite au *Saloon-Bar*. Les oripeaux criards de filles, décharrées sous le plâtre et le rouge ou bouffies d'ivresse et de sommeil, virevoltent dans une musique de bastingue au ralenti. Gin et whisky coulent à flots, les têtes s'échauffent et il ne fait pas bon regarder sous le nez les danseurs portant melon ou casquette. Il faut des prodiges d'habileté pour évoluer dans un espace aussi restreint. Un relent de fauve, de tabac et d'alcool se marie à cette odeur particulière du bois des fûts et du comptoir trempés de bière.

Une étrange taverne

Mon clochard a tenu à me présenter la jeune Bessie. Un chapeau à plumes roses la coiffe. Elle est chaussée de bottines de faux daim trop larges et porte des bas résédés qui font des plis sur ses mollets d'un maigreur effrayante. Telle qu'elle est, elle lui plaît. C'est, paraît-il, une habituée du lieu. Sa mère déjà le fréquentait. C'est elle qui l'y a conduite la première fois. Maintenant cette honorable dame trotte, bi-quotidiennement, une valise de carton-fibre à la main, vers un chimérique week-end, dans le parc enchanteur de l'asile de Bexley, un des vingt établissements où la Ville de Londres recueille ses 40.000 lunatiques. On l'y a conduite certain jour où sa raison avait définitivement sombré dans une crise de *delirium tremens* un peu plus forte que les précédentes.

Ce souvenir a le don de divertir cette charmante enfant.

— Pour un bob, nous dit-elle, elle eût vendu son âme au diable.

Un bob, c'est un shilling dans l'argot, ou slang de l'East End. En attendant, elle négocia, si l'on en croit la principale intéressée, les douze ans de Bessie pour dix fois cette somme :

— Une demi-livre, précise celle-ci avec une sorte de fatuité rétrospective.

Mon compagnon, sans la moindre galanterie, proclame que c'est bien payé. Lui et la jeune femme commencent à se chamailler. Des mots assez durs sont échangés, de part et d'autre. On veut me prendre pour arbitre. Je préfère décliner cette responsabilité. Une tournée de stout, dont raffolent l'un et l'autre, finit par les calmer.

En signe d'allégresse, Bessie entonne, d'une voix angélique qui surprend dans sa bouche et dans cet endroit, une vieille romance irlandaise populaire :

Kathleen Mavourneen.

*Kathleen Mavourneen ! the gray dawn is breaking,
The horn of the Hunter is heard on the hill...*

Kathleen Mavourneen!



Les petits métiers de la ville chinoise.

*Catherine Mavourneen.
Catherine Mavourneen ! L'aurore se lève,
Le cor du chasseur sonne sur la colline...*

Catherine Mavourneen !

La danse s'est interrompue un moment. Un grand diable d'albinos, à la casquette de capitaine de la marine marchande, qui a peine à tenir sur ses jambes, s'approche de la chanteuse. Il l'attrape brutalement, la soulève à bout de bras et part d'un sauvage éclat de rire qui montre une denture aux trois quarts aurifiée. Mais son effort a été trop grand. Il perd pied et entraîne son fardeau dans sa chute. Alors, c'est, autour d'eux, une sarabande effrénée.

Hommes et femmes, les uns dansant la gigue, les autres poussant des cris et tapant des mains, entourent le couple. Au moment où celui-ci va se relever, il est culbuté, à nouveau, par les assistants les plus proches. L'un d'eux s'amuse à égotter sur lui le fond de son verre de bière.

Mon clochard me pose la main sur l'épaule : — Passons dans le *Saloon* à côté, me dit-il. Il pourrait y avoir de l'orage...

Et, m'indiquant, d'un clin d'œil, le poignet tatoué de l'un des buveurs qui, le regard trouble, le muflé en avant, contemple cette scène :

— Voici déjà les naufrageurs...

Ce *Saloon*, un musée hétéroclite où il y a du meilleur et du pire, le tout entassé dans quelques mètres carrés. Au comptoir, la foule empressée des buveurs, tenant leur verre à la main, le couvant, on dirait, de peur qu'il ne s'échappe.

Le musée de Charley's Brown

Rien ne vaut un bon certificat d'honorabilité en règle quand on a affaire à une clientèle un peu mélangée. Charley le possède. Il en possède même plusieurs soigneusement encadrés. Ce sont des reçus du *London Hospital*, reconnaissant, avec toutes les formules de la gratitude la plus officielle, qu'à plusieurs reprises il a versé un nombre respectable d'honnêtes livres anglaises à cette charitable institution. Chez nous c'était l'or versé à la Banque de France, pendant la guerre, qui avait chance d'en imposer aux autorités.

À côté de ces références dûment estampillées et de photographies dont celle d'un groupe imposant de frères maçons de la grande loge écossaise, ce sont de précieux bouddhas, des statuettes en or, en ivoire, représentant les déesses de l'Extrême-Orient, certaines sous globe. Voici, soigneusement patinée, l'arcade sourcilieuse chargée d'une mélancolie distante, Kiva-Mon, la déesse de la Pitié, et, encadrant un de ces vulgaires plâtres colorés représentant un montmartrois en maillot noir tel qu'on en trouve aux vitrines du passage Verdeau à Paris, le ventre prodigieusement épanoui du Boudha-Souterrain. Un incomparable jeu d'échecs chinois, en ivoire, aux figures méticuleusement fouillées, voisine avec un diable d'Extrême-Orient sur lequel est posé un trivial poisson en carton provenant d'une boutique à six pence.

Il paraît que ce ne sont pas là toutes les richesses du propriétaire de la *Railway Tavern*. Dans les chambres hautes, qu'il fait visiter aux curieux de marque, il en possède d'autres — un cabinet florentin, notamment, d'une valeur inestimable



Un coin de Whitechapel.

assure-ton. La plupart de ces trésors, des marins, les ont apportés de leurs lointaines escales, sur des navires battant pavillon de l'Union Jack, ou des pays scandinaves. Ils les ont liquidés ici, dans toute l'acception du terme et les divinités de l'Extrême-Orient n'ont pas été longues à s'évanouir dans les vapeurs de l'alcool.

Je m'arrête devant une petite étagère sur laquelle est posée de champ une bouteille renfermant une croix avec tous les attributs de la Passion : les clous, la lance, l'échelle, etc.

— Le calvaire dans la bouteille, me fait observer, dans une quinte de toux, mon compagnon.

Et, comme il se sent l'humeur encline à la philosophie :

— C'est au plafond, ajoute-t-il, qu'il fallait suspendre la bouteille. Enseigne tout à fait indiquée pour la maison.

La mousse de sa pinte d'*half and half* (moitié porter, moitié ale) barbouille ses lèvres décolorées. Voici qu'il se met à me donner familièrement du *mate*, ce qui, dans la langue de Whitechapel, correspond au mot *potéau* ou *pote*.

Me voilà décidément dans ses bonnes grâces. Cependant, le fils de Charley, un grand jeune homme brun, vêtu de noir comme un *solicitor* de la Cité, et qui fait les honneurs du lieu à des clients de marques, ayant consulté sa montre, fait un signe au barman. Onze heures, l'heure de la fermeture. Il nous faut quitter les lieux. C'est une débandade vers les portes.

Nous apercevons la jeune Bessie, bras dessus, bras dessous, avec son capitaine albinos dont le pas semble de moins en moins assuré. Elle n'a même pas un regard vers nous, ce qui semble particulièrement contrister mon compagnon.

Nous nous engageons dans North Gate. Dans l'ombre des portes, des couples se serrent de fort près sans que notre passage les émeuvent le moins du monde. Deux vieilles femmes accompagnées, la première d'une, la seconde, de deux fillettes, d'une saleté repoussante dans des robes de soie fanée, jettent vers nous un regard inviteur et méfiant, tout à la fois.

Le marché aux enfants

Mon clochard me pousse du coude et a un ricane qui provoque chez lui une nouvelle quinte : — *Fresh girls !*

Le fruit vert est goûté sur le marché de Londres, m'assure-t-il. Il me cite des *slums* où, à partir de onze ans, il n'est enfant de bonne mère, à qui l'on ait quelque chose à apprendre.

La loi anglaise, d'ailleurs, dans un pays où la femme n'est formée qu'assez tard, n'autorise-t-elle pas son mariage à partir de douze ans ? Il a fallu que des groupes d'électrices s'en mêlent pour obtenir la promesse que l'âge minimum serait reporté à seize ans. On ne verra plus, espérons-le, le spectacle d'un vieux Lord, podagre, de quatre-vingts ans, convolant, en justes et légitimes noces, avec un enfant de quatorze ans. Le suffrage féminin, aura, du moins, servi à quelque chose.

À la fermeture des *pubs* (diminutif de public-houses), le refuge classique des rôdeurs et de leurs compagnes est la Ville Chinoise.

Elle occupe deux rues de l'East, à deux pas des docks, dans les secteurs précisément de *Charley Brown's-Pennyfields* et *Lane House Causeway*.

Je dois à la vérité de dire que son aspect est peu engageant, à en juger par les vitres crasseuses des fenêtres à guillotine et l'air de désolation des façades. Des affiches en caractères chinois sont collées sur les murs. On aperçoit d'étroits couloirs, sur lesquels s'ouvrent des portes donnant sur de petites pièces démeublées où, assis à croupetons, des fils du Ciel jouent ou mangent. Une odeur forte de poisson pourri, d'oignons, de saumure et d'épices vous prend à la gorge, par bouffées. De petits hommes aux pommettes saillantes, à la peau desséchée, vont et viennent, du pas feutré d'un chat, d'un seuil à l'autre.

Nous voici atablés chez Chou Chug, dans un

petit restaurant chinois de Lane House Causeway, qui, alors que s'éteignent les bars environnants, reste discrètement ouvert.

Mon compagnon, en entrant, a été faire la caquette avec le patron et la patronne. Il n'est pas jusqu'à une vieille grand-mère en costume exotique, jouant dans le fond de la salle à une sorte de loto, le *pukapu*, avec des habitués, qu'il n'ait honoré de ses amabilités.

Plaisirs de la ville chinoise

Il est, me confie-t-il, un des habitués du lieu, quand sa bourse renferme quelques shillings. Il déplore qu'on n'y consente pas quelque crédit à un client aussi fidèle que lui.

Fixées aux murs par des punaises, quelques estampes, dont deux anciennes, où des dragons luttent avec des guerriers aux masques terrifiants, créent l'ambiance.

Auprès de nous, les coudes à la table, trois hommes paraissent se concerter. Il y en a un petit, à la pomme d'Adam démesurée, qui semble rendre des comptes aux deux autres. Deux femmes se sont mises à danser entre elles. L'une, abominablement ivre, éructe les pires obscénités et fait un sort à des blasphèmes tombés en désuétude. Le cercle s'est agrandi autour du *pukapu*. Des ongles noirs soulignent tel ou tel caractère inscrit sur les cartons. Pas de monnaie sur la table, mais des échanges de main à main. La vieille grand-mère paraît tenir la banque.

— Fume-t-on ici ? demandai-je à mon compagnon.

— L'endroit est trop surveillé et les risques trop grands, me répond-il. Mais à Pennyfields deux fumeries se cachent que n'a pu dépister le police jusqu'ici. Les amateurs d'opium du West-End — où il en existe de somptueuses — et ceux de Chelsea, le quartier des artistes — s'y approvisionnent quand le bédarès vient à y manquer. Étant donnée la clientèle, vous pensez bien, en effet, qu'on ne fume ici que du *dross*. Mais ce n'est qu'en désespoir de cause qu'on s'adresse à Pennyfields, car le Chinois à qui appartient ces deux fumeries passe, avec raison, pour être un indicateur de Scotland Yard...

Où finimes-nous cette soirée ? J'ai assez bourlingué à travers les bas-fonds de divers pays pour ne guère conserver d'illusions sur mon prochain. Mais ce que je vis, dans un petit passage communiquant, par une passerelle en planches, avec la partie des docks d'East India où se trouve le bassin fréquenté par les navires à voiles, dépasse en dégradation ce que pourrait rêver l'imagination du bagnard le plus endurci. Je ne saurais le traduire en aucune langue — fut-ce en latin. Quand un être humain en est arrivé à ce degré d'abjection, l'image de la bête s'abandonnant, en toute candeur, à la pente de son instinct vous produit l'impression d'un bain d'innocence et de pureté.

— Vous m'aviez dit que vous aimiez la vérité, me dit, la bouche amère, mon clochard...

Nous remontâmes du côté de North Gate. Les vitraux d'une chapelle, brillaient dans la nuit. Une mission scandinave destinée aux marins. Quel office pouvait-on bien y dire à cette heure-ci ? Puis ce furent des coins d'ombre où remuaient des couples tels des larves nocturnes. Je hâtais le pas. Mon compagnon, devenu silencieux et qui me guettait en dessous, ne m'inspirait plus qu'une confiance des plus relatives. Arrivés dans Commercial Road, je hélais un taxi égaré dans ces parages. Qui m'eût cru, j'eus toutes les peines du monde à faire accepter à mon indésirable compagnon un viatique :

— Je ne suis pas un mendiant, me répéta-t-il sur tous les tons, pendant une bonne minute.

Je le quittais avec l'espoir secret de ne plus le rencontrer. Le hasard, à très peu de jours de là, devait le remettre sur mon chemin, mais dans quelles conditions !...

Jacques DYSSORD.

(à suivre)



Les grandes catastrophes de l'histoire

Le Naufrage du "Titanic"



lancées sur les capots, et l'eau glacée se précipitait sans arrêt dans les flancs du navire.

Dans les salons, les pièces où l'on se réunissait, où le choc avait été ressenti plus violemment que dans les cabines, les gens tressaillèrent. Mais les officiers les tranquilliserent. On avait rencontré un iceberg, expliquaient-ils, mais le navire était insubmersible. Ils le croyaient d'ailleurs eux-mêmes, que leur bateau ne pouvait couler. Quand le commandant Smith, cinq minutes après la collision — elle s'était produite à 11 heures 45 — entra dans la cabine du télégraphe Marconi, et ordonna aux deux opérateurs de demander du secours, il souriait. — « Nous avons rencontré un iceberg, dit-il, tenez-vous prêts à faire les signaux de détresse. » Les deux télégraphistes — ils se conduisirent plus tard comme des héros — plaisantaient tout en maniant leurs appareils pour lancer leur premier radio d'appel. — « C. Q. U. D. Come quickly, danger : Venez vite, danger. »

Mais, dix minutes plus tard, le commandant Smith revenait. Pâle comme un mort, cette fois, il ne souriait plus. Et il gémit :

S. O. S. !

— Lancez S. O. S... vite, vite, nous coulons.

Il était minuit. On croyait encore en bas que le navire ne pouvait sombrer. C'eût été d'ailleurs inconcevable. Un iceberg ? La musique continuait à jouer, on dansait, on jouait toujours et par les hublots on voyait disparaître dans le lointain le Titan blanc. En haut, les deux télégraphistes s'activaient désespérément. Le signal S. O. S., le signal de la suprême désespérance : « Save our souls » — « Sauvez nos âmes », s'élançait sans arrêt des antennes du Titanic, dans la nuit, volait sur les vagues de l'éther, atteignait d'abord le vapeur du Lloyd Francfort, puis le Virginian, le Parisien, le Carpathia et le vaisseau jumeau du Titanic, l'Olympic. C'est le Carpathia qui était le plus près du lieu du sinistre : une distance de 70 milles, cinq heures de trajet. D'un autre côté, l'Olympic, qui parti de New-York, était en route pour l'Europe, se hâta. Il y avait encore cinq heures à attendre, mais ce n'était plus possible.

A minuit et demi retentit le commandement : « Tous les passagers sur le pont ! »

La panique

Alors ce fut la panique. Tout le monde voulut se ruer sur les embarcations. Et on s'aperçut qu'à peine un tiers de ceux qui étaient à bord pourraient trouver place dans les chaloupes. Les seize canots du vapeur auraient pu contenir 1.178 personnes, mais quatre d'entre eux avaient été emportés par la collision : il n'en restait donc que douze. Devant chacun d'eux se tenait un officier. Un nouveau commandement retentit : « Tous les hommes en arrière ! Les femmes et les enfants d'abord ! »

Le navire inclinait déjà notablement en avant. On distribuait les ceintures de sauvetage. On embarqua les femmes et les enfants dans les canots. Quelques-uns des passagers aidèrent les officiers, surtout Astor et le major Butt. Tous deux se conduisirent comme de véritables héros : pas un instant ils ne songèrent à eux-mêmes. Astor fit monter dans la première chaloupe sa jeune femme qui était enceinte, l'embrassa, lui cria : « Au revoir, à New-York ! » puis disparut avec Butt. Partout où l'on avait besoin d'aide, on les trouvait tous les deux. Enfin ils se rendirent sur la passerelle et y moururent, se tenant par le bras.

Autour du dernier canot eut lieu une lutte atroce. On combattait à coup de couteau pour y avoir une place, des détonations éclataient. Puis cette dernière embarcation fut descendue et plus de 1.600 hommes restèrent, proie certaine pour la mort, sur le navire qui enfonçait.

ne modifia pas la route de son bateau. C'eût été dommage de perdre une minute. Seulement les projecteurs du Titanic entrèrent en action et balayèrent la nuit de leurs cônes lumineux. Leurs rayons se réfléchirent tout à coup de façon éblouissante sur une énorme montagne blanche qui avait surgi à tribord. Alors M. Mudlock prit peur. Jamais encore il n'avait vu pareil iceberg.

L'iceberg géant

Sur trois cents mètres de haut se dressait la masse étincelante du Titan sorti des flots, — celle de l'autre Titan, celui qui n'était pas en fer et en acier, celui qui avait été bâti non pas l'intelligence humaine, mais la main de Dieu. L'iceberg était plus près que ne l'avait cru M. Mudlock... beaucoup plus près. Et M. Mudlock saisit le télégraphe de la timonerie, tandis qu'en bas dans le salon, des messieurs en frac dansaient, avec des dames en toilette de bal, les derniers pas à la mode. Mais il était trop tard...

Une secousse ébranla tout le navire... les deux Titans s'étaient rencontrés. M. Mudlock avait oublié qu'on doit s'écarter très loin d'un iceberg, car la partie visible, qui émerge de l'eau n'est qu'un dixième du géant. Les neuf dixièmes guettent sous l'eau les navigateurs imprudents. C'est cette partie sous-marine du colosse de glace qu'avait heurtée le Titanic. L'autre, le colosse de quarante-cinq millions de kilogrammes de fer et d'acier trembla, mais les passagers avaient à peine ressenti le choc. Avant que celui-ci se propagât jusqu'aux cabanes de luxe, il s'était considérablement affaibli. Mais à l'avant, sur la proue et sur les ponts antérieurs, la destruction était complète. L'étrave était brisée, les ponts arrachés, toute cette partie du navire n'était plus qu'un amas d'acier méconnaissable. Les cloisons étanches étaient toutes éventrées, les planchers déchirés comme du papier, des tonnes de débris de fer avaient été

Le lundi 15 avril 1912, on apprit en Amérique et en Europe la nouvelle du naufrage du Titanic, l'immense paquebot de la White Star.

Le 8 avril au matin, le Titanic avait quitté le port de Liverpool pour entreprendre sa première traversée vers le Nouveau-Monde. Quatre remorqueurs firent sortir des bassins le géant de 45.000 tonnes. En d'interminables colonnes, la presse anglaise célébrait le premier voyage du Titanic comme un nouveau triomphe des constructions navales anglaises.

L'enthousiasme de tout un peuple accompagnait le Titanic dans cette première traversée qui devait être une course à la mort sans précédent. Parmi les passagers se trouvaient beaucoup de gens au nom fameux : Jean Jacob Astor, le petit-fils du roi « des hôtels » américains qui, avec sa jeune femme, de trente ans plus jeune que lui, rentrait aux États-Unis après son voyage de noces ; le major Butt, bras droit du président Taft ; le roi des chemins de fer, Charles Hays, président du Grand trunk pacific railway ; le roi du cuivre, Benjamin Guggenheim ; le banquier Wiedener, de Philadelphie ; l'écrivain Futrell, l'apôtre de la paix ; le vieux William Thomas Stead, le vieil Isidore Strauss, propriétaire du plus grand magasin de New-York et frère du philanthrope bien connu... tous étaient passagers à bord du Titanic, ainsi que le président de la White Star Line, Bruce Ismay, et le constructeur du paquebot, l'ingénieur Andrews. Beaucoup de gens avaient prolongé d'un jour ou deux leur séjour en Europe, tout exprès pour pouvoir faire la traversée sur le Titanic. Aucun d'eux, ce mardi matin-là, ne pouvait soupçonner où les conduirait ce voyage...

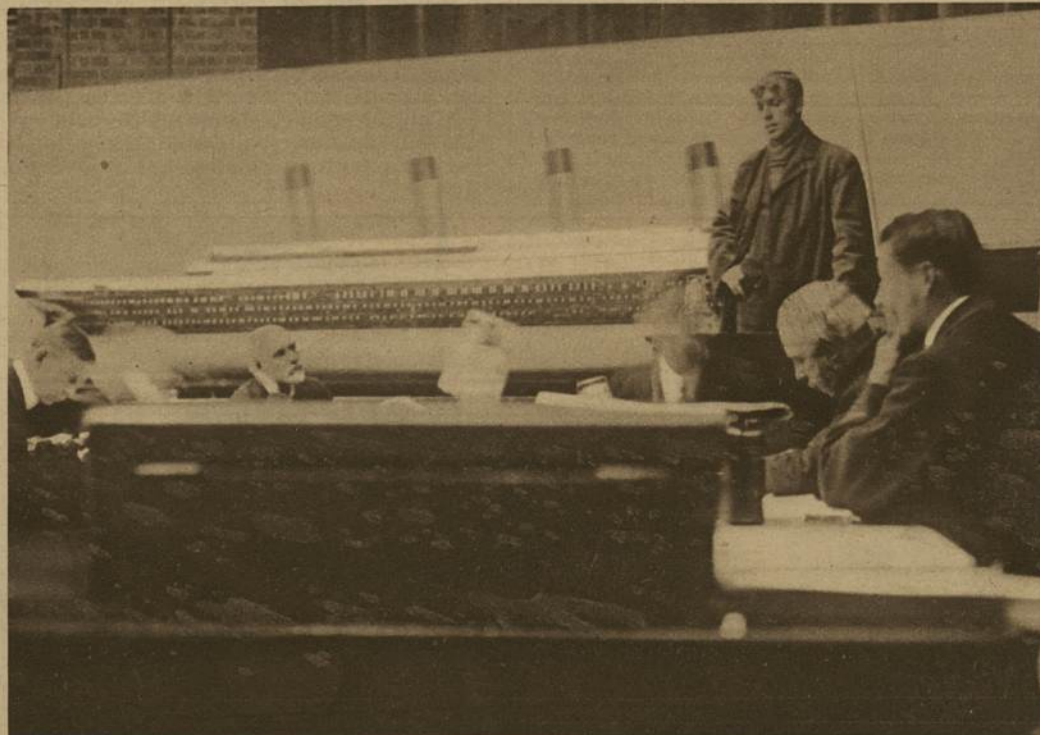
Sur l'Océan, le plus beau paquebot du monde

Pendant six jours, la marche du Titanic se poursuivait sans incident. On était au dimanche 14 avril. Le Titanic s'avancait à toute vapeur dans la nuit étoilée et glacée. Les indicateurs de vitesse marquaient 21 nœuds, les hélices tournaient à leur maximum de 78 tours à la minute. En vain avait-on mis en garde le commandant Smith contre des icebergs errants. Bruce Ismay, le président de la White Star tenait à une allure rapide : il fallait que le Titanic établît un nouveau record, qu'il enlevât la première place aux lignes allemandes et à la Cunard sur le ruban bleu de l'Océan : le plus grand vapeur du monde devait être aussi le plus rapide.

Le Titanic avait 1.400 passagers à bord, avec mille hommes d'équipage et officiers, sept millions de lettres contenues dans 3.500 sacs. Plusieurs millions de valeurs étaient confiées au navire : à eux seuls, les vingt-neuf envois de bijoux, qui étaient enfermés dans une chambre d'acier spéciale représentaient une valeur de plus de neuf millions de francs.

La nuit était claire et parsemée d'étoiles, la mer unie comme un miroir. Dans le grand salon des premières classes l'orchestre jouait les « one-steps » les plus récents. On terminait le voyage par un bal — ce devait être la dernière nuit passée en pleine mer : le Titanic se trouvait déjà par le travers du cap Race, New-York n'était plus loin, on devait y arriver le lundi, au plus tard le mardi. Dans le fumoir on jouait aux cartes, au bar on buvait du whisky. Sur les ponts les jeunes gens flirtaient, enveloppés de plaids, car la nuit était froide, glaciale.

Le commandant Smith était avec quelques passagers au fumoir ; sur la passerelle se tenait le premier officier, M. Mudlock. La vigie lui signala que le navire approchait d'un gros iceberg, mais il ne s'en inquiéta pas beaucoup. Qu'importait un iceberg à ce Titan de fer et d'acier ! M. Mudlock



La déposition d'un rescapé devant la commission d'enquête

Le commandant rassembla les musiciens sur la poupe et leur fit jouer le choral *Plus près de toi, mon Dieu*. Des canots, on entendait encore ce chant des hommes voués à la mort, on en voyait des centaines se jeter dans l'eau glaciale. Puis — il était 2 heures 20 du matin, — le Titanic qui, jusque là avait reposé sur l'eau, tout illuminé, comme un féérique palais flottant, se dressa tout à coup de toute sa hauteur, resta une minute presque vertical, la poupe en l'air, et les machines gémissaient. L'eau glacée avait atteint les chaudières. Une formidable série de détonations retentit, des étincelles et des flammes jaillirent de toutes les cloisons. Les survivants étaient collés comme des mouches sur le corps du paquebot. Enfin subitement toutes les lumières s'éteignirent et le vaisseau s'engloutit, tête la première, dans l'abîme.

Un violent tourbillon se propagea jusqu'aux embarcations qui s'étaient éloignées de quelques centaines de mètres. Un silence de mort se fit, après quoi on perçut les cris déchirants de ceux qui se débattaient dans l'eau glaciale et appelaient en vain au secours.

Pendant une demi-heure des cris sinistres retentirent dans la nuit, et dans les canots les rescapés entonnèrent un chœur pour que les femmes n'entendissent plus ces appels... et tout retomba dans le silence.

Quelques-uns — très peu — des malheureux qui flottaient sur la mer furent recueillis par des barques ou des radeaux. D'autres trouvèrent une planche, une poutre et s'y accrochèrent durant des heures, jusqu'à ce qu'on les sauvât. C'est ainsi que furent secourus les deux télégraphistes, Harold Bride et Philipps, deux héros de cette catastrophe, qui firent leur devoir jusqu'à la dernière seconde, jusqu'au dernier souffle, qui refusèrent de monter dans les canots de sauvetage, qui, dans l'eau jusqu'aux aisselles, manœuvraient encore leurs appareils et ne se jetèrent à la mer que quand le navire s'enfonça définitivement. Bride survécut : son rapport est un des documents les plus émouvants de la tragédie du Titanic. Philipps dont le dernier message, adressé à sa vieille mère disait : « Tout bien, sommes sauvés, sois sans inquiétude », surnagea quatre heures dans l'eau glacée sur un petit radeau, fut enfin recueilli, mais mourut d'épuisement à bord du Carpathia.

Le Titanic gisait par trois mille mètres au fond de l'Atlantique silencieux.

A New-York, le deuxième acte du drame

Alors commença la seconde partie de la tragédie : elle se joua à New-York.

La nouvelle du malheur arrivé au Titanic parvint dans cette ville dès le petit matin du 15 avril. Mais les premières dépêches disaient simplement que le navire avait heurté un iceberg et se dirigeait par ses propres moyens vers Halifax. A midi pourtant, le vice-président de la White Star, Franklin, assurait que tous les passagers étaient sauvés, et vers le soir paraissaient des éditions spéciales des journaux de New-York donnant des renseignements détaillés sur les travaux de sauvetage. Puis à dix heures, on recevait un message du commandant du Carpathia annonçant qu'arrivé à quatre heures du matin sur le lieu du sinistre il n'avait pu recueillir que 705 personnes ; toutes les autres étaient perdues. Comme toujours, à cette heure-là, le haut de Broadway était rempli de monde à perte de vue et cette fatale nouvelle causa une consternation accablante. Devant l'hôtel du New-York Times on criait encore les éditions spéciales rapportant le sauvetage, pendant que la foule assiégeait la vitrine où était affiché le message d'épouvante. Cette nouvelle produisit un effet indescriptible. On blâma partout avec aigreur les rapports mensongers de la « White Star » et l'atmosphère faisait penser à celle d'une révolution.

Silence anxieux

Le mardi et le mercredi s'écoulèrent sans nouvelles positives. En vain le gouvernement avait-il envoyé au-devant du Carpathia deux croiseurs rapides, le commandant refusa toute communication, ce qui froissa profondément le département de la marine. Ce n'est que le mercredi que, sur une injonction plus qu'énergique du gouvernement de Washington, le Carpathia commença à envoyer par sans fil, les noms des personnes sauvées à New-York, où en attendant, l'émotion n'avait cessé de grandir. La place qui s'étend devant la grille où sont les bureaux de la White Star était assiégée par des milliers de gens. Des centaines prenaient d'assaut le bureau dont le chef, le vice-président de la compagnie, restait invisible. Quand on apprit que le président de la White Star, Bruce Ismay, était parmi les rescapés, l'excitation grandit encore. Des scènes déchirantes se déroulaient dans le bureau, car les noms des personnes sauvées arrivaient avec toutes sortes de déformations. L'immense ville était pleine de trouble : tout le monde perdait la tête.

Le retour des survivants

Le jeudi 18 avril, dans l'après-midi, arriva soudain la nouvelle que malgré le brouillard, le Carpathia se dirigeait à toute vapeur vers New-York. A huit heures et demie du soir, le bruit se répandit, avec la rapidité de l'éclair, que le Carpathia serait à quai une demi-heure plus tard. Tout le quartier des docks était gardé et barré par d'importantes forces de police.

(Suite page 12)

AU COMPTOIR D'ORLEANS

112-114-116 Avenue d'Orléans-Paris-Tel. Vaug^d 15-62
 Maisons sans aucune succursale
 BIJOUTERIE - ORFÈVRE - JOAILLERIE
 HORLOGERIE - CARILLONS
 GARNITURE / DE CHEMINEES /



Montre nickel sur cuir
 Garantie 3 ans
 Valeur: 95^{fr}
PRIX: 59^{fr}, 75
 Argent-Vul^{fr} 125^{fr} Prix 95^{fr}
 En Or depuis 395^{fr}

Madame
 Monsieur
 n'oubliez pas
 que vous avez
 certainement
 une de ces fêtes
 à souhaiter.

JUILLET
4
 5^{TE} BERTHE
 6^{TE} LUCIE
 13ST EUGENE
 15ST HENRI



Barette or contrôlé - Motif plat
 centre perle - Valeur 125^{fr}
PRIX: 89^{fr}, 75



Chevalière
 Or contrôlé
 Valeur 125^{fr}
PRIX: 89^{fr}, 75



Bague or contrôlé
 entourage plat
 Centre couleur
 Valeur 105^{fr}
PRIX: 69^{fr}, 75



Montre Dame
 Or sur moire
 Garantie 3 ans
 Valeur 250^{fr} **PRIX: 135^{fr}**
 Argent ou plaqué valeur 70^{fr}
 Prix: 44^{fr}, 75



Boucles d'oreilles
 Or et plat, centre
 couleur - Valeur 115^{fr}
PRIX: 74^{fr}, 75

Collier draperie Or contrôlé - Valeur 275^{fr}
PRIX: 160^{fr}

Pendant le Mois de JUILLET ESCOMPTE SPECIAL DE 5 %
 Nos Magasins fermés le Dimanche sont ouverts le Samedi jusqu'à 20 heures
 DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GENERAL D
 Pour tout achat au-dessus de 100^{fr} nous reprenons les pièces d'or de 20^{fr} pour 100^{fr}
 au lieu de 97^{fr} Cours Officiel - Achat au plus haut cours d'or, argent, platine, pierres précieuses

(Suite et fin de la page 11.)

Vers 9 heures et demie, on aperçut l'avant du vapeur qui entrant au bassin. Les manœuvres d'abordage se firent sans encombre. Quelques minutes après on jetait la passerelle. Des éclairs de magnésium brillèrent : malgré la sévère défense, des photographes prenaient des clichés.

Conduits par des policiers, en troupe, entre deux haies de personnes qui les attendaient, les premiers rescapés parurent sur la passerelle. En tête venaient deux jeunes garçons, en costume de nuit, mais l'air très heureux. Puis venaient des femmes vêtues n'importe comment, en robe du soir ou en chemise de nuit, des hommes portant encore l'habit noir ou le smoking avec lequel ils étaient montés dans les embarcations, des femmes avec des enfants dans les bras. Pendant quelques instants régna un silence de mort, puis tout le monde poussa des cris, cris à faire frémir jusqu'aux moelles, qui traversaient la nuit, cris de joie de retrouver des êtres aimés. Des mères se jetaient sur leurs enfants arrachés à la mort, des maris sur leurs femmes. On descendait des blessés sur des civières, puis s'avançaient de jolies femmes en toilette de hasard ou en robe d'emprunt, que leur avaient prêtées des passagères du Carpathia, mais coiffées avec soin. Comme les voyageurs qui avaient fait la traversée à bord de ce navire qui étaient aussi, l'apparition de ces gens soignés atténuait la tristesse de ce tableau. Puis vinrent d'autres rescapés : femmes portées par des hommes, enfants qui avaient perdu leurs parents, jeunes gens, vieillards. Pitoyables entre tous étaient les passagers d'entrepont, dont personne ne s'occupait, jusqu'à ce que les représentants de la ville et des associations de prévoyance se chargeassent d'eux. Tous déclaraient qu'ils avaient été accueillis sur le Carpathia avec la plus grande bonté.

Le Carpathia avait sauvé 705 personnes, dont 206 hommes d'équipage sur 985, 4 officiers sur 22, 292 passagers de première classe sur 342, dont 154 femmes et enfants ; 115 passagers de seconde classe sur 262, dont 83 femmes et enfants, et 178 passagers de troisième classe sur 880, dont 84 femmes et enfants.

1.635 personnes avaient été englouties avec le paquebot.

Le Carpathia avait reçu le premier appel de détresse à 11 heures 55 minutes : il était à 70 milles marins du Titanic en train de sombrer, et changea immédiatement de direction. Aucun des passagers endormis sur ce navire ne savait où on le conduisait. A toute vapeur, ses machines tournant à l'extrême limite de leur puissance, le Carpathia faisait route pour le lieu du sinistre qu'il atteignit à 4 heures du matin. On ne voyait plus trace du Titanic. Seuls, quelques fauteuils de pont, quelques planches et caisses vides flottaient sur la

mer. Un quart d'heure après on repêchait un homme, une ceinture de sauvetage autour de la poitrine. Il mourut à bord de froid et d'épuisement : c'était Philipps, le télégraphiste en chef du Titanic. Puis on aperçut le premier canot. Les opérations de sauvetage durèrent sept heures. On réveilla les passagers qui cédèrent volontiers leurs cabines aux rescapés. Beaucoup dormirent par terre ou dans les baignoires. On s'empressa avec le plus grand dévouement auprès des victimes, les passagers du Carpathia leur donnèrent tous leurs vêtements superflus, on tailla des habits de fortune dans de chaudes couvertures. On dut porter à l'infirmerie du navire vingt-six blessés. Un peu après le Carpathia, l'Olympic arriva sur le lieu du naufrage et recueillit encore quarante survivants.

Le lendemain se forma à bord du Carpathia un comité des rescapés, dont faisait partie Bruce Ismay lui-même, le président de la White Star. Malgré son opposition, on établit que le Titanic n'avait qu'un nombre insuffisant de bateaux de sauvetage et qu'une grande partie de l'équipage se composait de gens de mer n'ayant que des connaissances très rudimentaires sur la navigation.

Bruce Ismay fut le jour même invité à se présenter devant la commission d'enquête du Sénat, à Washington. Il soutint que le navire ne marchait pas à une vitesse exagérée et expliqua qu'il avait trouvé une place libre dans le dernier canot qui fut mis à la mer. A la question qu'on lui posa : « Y avait-il encore à ce moment-là des femmes et des enfants à bord ? », il répondit qu'il ne pouvait donner aucune précision sur ce point.

Le Titanic avait coûté environ 25 millions de francs à construire. Il était assuré pour un million de livres, et les indemnités que les compagnies d'assurance eurent à verser se montèrent au total à plus de 47 millions.

Eugène SZATMAZI, en collaboration avec le Dr Nicolas ARANGOSI.
 (Traduit par M. Rémon).

GÉNÉRAL A. DE KOCHKO

Ancien Chef de la Police judiciaire de Moscou
 Ancien directeur du Service Central
 des recherches judiciaires de l'Empire Russe

Scènes du Monde criminel Russe

PAYOT PARIS, 106, Bd Saint-Germain — 20 francs

CINEMA



Une scène de « Minuit à Chicago »

La chanson de Paris

REVENANT de sa tournée matinale, le chiffonnier Maurice Marny est le témoin d'un drame rapide. Une femme, un enfant dans les bras, se jette dans la Seine. Maurice plonge aussitôt, mais ne peut malheureusement que ramener le gosse, un bambin de cinq à six ans dont le grand-père ne veut pas même se charger malgré les supplications de sa seconde fille Louise, séduite autant par le frais minois de l'enfant que par la belle prestance de son sauveteur. Comme second moyen d'existence, Maurice

semblent n'avoir pas pu — ou n'avoir pas voulu — découvrir et utiliser pleinement l'originale personnalité de Maurice Chevalier.

Minuit à Chicago

Chicago, capitale du crime, semble inspirer les cinéastes qui y trouvent une matière particulièrement intéressante et riche en péripéties de toutes sortes.

Mary Carlton, une jeune fille de vingt ans, habite avec son grand-père un château perdu dans les vastes plaines du Kentucky ; son frère Bob, depuis des mois, est parti pour Chicago sans depuis donner de ses nouvelles ; un jour enfin, une lettre arrive : Bob vient d'être condamné à mort pour un meurtre qu'il n'a pas commis. Mary décide de le sauver. Après une brève entrevue avec son frère, elle entre en campagne et se lie d'amitié avec deux anciens camarades de Bob : Brand et Maldon. Le jour de l'exécution approche sans que Mary ait découvert un élément susceptible de faire reviser le procès ; la partie semble perdue, lorsque une conversation surprise par hasard révèle à la jeune fille que Brand est l'assassin ; découvert, celui-ci veut se venger, mais Maldon qui, en réalité, est le détective Sanders, intervient. Bob sera sauvé et Mary ne saurait payer cette délivrance qu'en épousant Sanders qui l'aime.

Hors l'intrigue aux situations parfois bien conventionnelles, ce film est intéressant par les milieux divers qu'il évoque, l'angoisse de l'exécution imminente est bien soutenue. Myrna Loy et surtout Conrad Nagel dans le rôle du détective sont corrects, sans plus.



Maurice Chevalier

est, à l'occasion, chanteur au Marché aux Pucés. Remarque un jour par un impresario égaré là — on se demande un peu pour quelle raison — il gravit rapidement tous les échelons du succès. Mais avec la gloire, l'ambition est venue. Maurice maintenant dédaigne Louise avec qui il s'était fiancé, mais un incident lui fait bientôt comprendre tout le néant de la vie qu'il se prépare et, renonçant au théâtre, c'est vers l'amour qu'il dirige définitivement ses aspirations.

Evidemment le scénario ne prétend pas à l'originalité, mais un monde pittoresque, curieux — celui des chiffonniers — pouvait être évoqué. Cette évocation, d'ailleurs, existe, mais si, pour les Américains, elle pouvait paraître convenable, pour nous qui avons chaque jour l'occasion de côtoyer la réalité, elle est nettement insuffisante.

Grâce au film parlant, nous retrouvons, presque en son intégralité, Maurice Chevalier : il danse, il chante sans doute même bien plus qu'il ne joue et son succès ici est bien plutôt un prolongement de celui qui l'accueille au music-hall qu'une révélation en tant qu'acteur au cinéma. Les Américains

WILLY
 et
 POL PRILLE
BOIS DE BOULOGNE
 bois d'amour

Freud a dit les effets de la nature sur la sexualité. Ce livre est FREUDIEN.

ÉDITIONS MONTAIGNE
 13, Quai de Conti. — PARIS

Dames de Californie

J. KESSEL

10 fr. 50

Femmes damnées

HENRI DROUIN

L'audace, privilège de la science



Les forçats quittent la citadelle...



L'entrée du dépôt de St-Martin-de-Ré.



...c'est le départ pour la Guyane.

La mutinerie

de St-Martin-de-Ré

(De notre envoyé spécial).

SAINT-MARTIN-DE-RÉ antichambre du bagne, dernier asile des forçats avant le « Grand voyage ». Saint-Martin-de-Ré... pays des vieilles légendes encore évoquées, vois-tu souvent les « Fois », ces lutins diaboliques, frères des korrigans, danser leurs rondes infernales entre pins et tamaris quand les nuages lourds de pluie cachent la lune ? Que s'est-il donc passé derrière les vieux remparts de la citadelle ? Une révolte de forçats, dit-on ? Est-ce la chose vraie, ou bien une de ces légendes que trop vite forme le populaire autour de ce qu'il ne peut pas voir ?

Le « bagne » de Saint-Martin-de-Ré

Saint-Martin-de-Ré possède un « bagne ». C'est ainsi du moins que les rétais qualifient le dépôt de forçats et de relégués de « durs » et de « clochards » qu'est la vieille citadelle unie à la ville par une longue allée bordée de cipressus, et dans ce « bagne » il y a — il y avait plutôt — trois-cent-quatre-vingt-six relégués et six forçats attendant leur départ pour la Guyane.



Les 57 meneurs débarquent à la Rochelle...

Les forçats ce sont les « durs », point n'est besoin de les définir davantage. Les « clochards », eux, sont moins « durs », s'ils ne sont pas doux. Vieux chevaux de retour de la correctionnelle, vagabonds impénitents, voleurs persévérants que le nombre de leurs méfaits et de leurs condamnations a fait juger dangereux pour la Société ; leur peine finie ils sont dirigés sur l'île de Ré ; là viendra le jour du départ pour la Guyane.

Donc, quand ils arrivent à Saint-Martin, les quelques mois de prison obtenus pour leur dernier vol, leur dernier méfait, sont terminés ; sur le sol de la Guyane ils seront libres ; mais le bateau qui les emporte ne part pas souvent et, entre chaque départ, les « clochards », à l'intérieur de la citadelle, vivent à peu de chose près, la même vie que les forçats. Ils ont simplement l'avantage de conserver, s'ils le désirent, barbe et cheveux ; de faire leur correspondance chaque dimanche, au lieu d'une fois par mois ; de parler pendant la promenade et de fumer le tabac acheté à la cantine ; à part ces différences, leur emploi du temps est exactement le même que celui des « durs » :

7 heures : lever ; de 7 heures 15 à 7 h. 30 toilette et distribution du café ; de 7 h. 30 à 8 h. 50 travail à l'atelier ; de 8 h. 50 à 9 h. 20 soupe ; de 9 h. 20 à 10 heures promenade ; de 10 heures à 15 h. 50 travail à l'atelier ; de 15 h. 50 à 16 h. 30 soupe ; de 16 h. 30 à 17 heures promenade ; de 17 heures à 18 h. 45 travail à l'atelier ; à 19 heures coucher.

La « révolte » au dépôt

Or, lundi 24 juin, à dix heures, à la fin de la promenade quatre-vingt-sept relégués refusèrent de rentrer aux ateliers et malgré les interventions successives de M. Perazier, gardien-chef, de M. Micaeli, sous-directeur — le dépôt n'a pas de directeur — demeurèrent dans la cour. Ils expliquèrent à leurs gardiens qu'ils avaient des revendications à faire ; tout d'abord ils demandaient — ainsi que cela existe dans toutes les maisons centrales, — que le règlement soit affiché, afin de savoir exactement ce qu'ils avaient à faire ; qu'on leur donne une plus grande liberté au point de vue de la cor-

respondance ; que la nourriture achetée par eux à la cantine soit de meilleure qualité ; que leur soit accordée l'autorisation de fumer à l'atelier et que le tarif de rémunération de leur travail soit augmenté. Enfin, revendication pour eux la plus importante — ils demandaient à être fixés sur la date du départ du convoi pour la Guyane.

Ils déclarèrent au sous-directeur qu'ils ne reprendraient pas le travail avant d'avoir vu le Préfet de la Rochelle et de lui avoir exposé leurs demandes.

Ces quatre-vingt-sept « clochards » restèrent donc, pendant toute l'après-midi dans la cour. A 15 h. 50, les 299 relégués qui n'avaient pas cessé le travail, rejoignirent les manifestants pour la soupe, et tous, d'un commun accord, firent la grève de la faim.

A 19 heures, comme d'habitude, ils montèrent au dortoir et la nuit se passa sans incidents.

Mardi matin le Directeur voulut faire descendre les quatre-vingt-sept meneurs en cellules, au « mitard » ceux-ci refusèrent tout d'abord et ne consentirent à quitter le dortoir qu'à l'arrivée des gendarmes de Saint-Martin qui avaient été appelés.

Tous les autres détenus demeurèrent dans les dortoirs et à 9 heures refusèrent de nouveau soupe et pain. Mais la grève de la faim ne dura pas plus longtemps, car, à 16 heures, ils demandèrent eux-mêmes à manger, cependant que les quatre-vingt-sept punis refusaient toujours toute nourriture.

La nuit du mardi au mercredi fut très calme ; il n'y eut aucun incident. Le mercredi tous les détenus reprisent le travail, sauf les punis qui ne voulaient toujours pas manger.

Jeudi matin, à 4 heures et demi, en présence des trente gardiens de la citadelle, des quarante sénégais, qui constituent la garde de la forteresse, de trente gendarmes venus de la Rochelle, cinquante sept des meneurs, — les plus violents — furent sortis de cellule et conduits au Port où ils prirent place à bord du vapeur « Express », faisant le service entre Saint-Martin et La Rochelle.

Au moment de l'embarquement les forçats ayant aperçu, sur le pont, parmi les passagers, l'abbé Piraud, l'aumônier du dépôt tinrent à lui serrer la main avant de descendre à fond de cale.

Pendant la traversée, les prisonniers qui n'avaient pas mangé depuis le lundi matin demandèrent à boire et les marins leur descendirent des seaux d'eau.

A l'arrivée, au Port, le Préfet, M. Bouffard, le capitaine de gendarmerie avec un important détachement de gendarmes, le commissaire spécial M. Guénin se trouvaient sur le quai du Perré. Les voitures cellulaires demandées pour transférer les relégués dans des Maisons centrales n'étant pas encore arrivées, ceux-ci furent conduits à la Maison d'arrêt de la Rochelle, rue du Palais.

Vendredi matin, à cinq heures, ils en repartirent et prirent le train sous bonne escorte les uns pour Rennes, les autres pour Caen.

Telle fut la « révolte » des « relégués » de la citadelle de Saint-Martin-de-Ré. Seuls, les « clochards » une partie d'entre eux firent une manifestation et refusèrent d'obéir, cela sans qu'à aucun moment un seul gardien n'ait été frappé, menacé ou même injurié.

L'attitude des forçats

Quand aux six forçats, aux « durs », ils ne participèrent pas du tout à la manifestation et ne refusèrent pas de travailler. D'ailleurs, parmi ces six hommes, la plupart condamnés à cinq ans de tra-



Les forçats gagnent le quai d'embarquement.

vaux forcés sont déjà depuis quatre ans en prison : le temps de la prévention comptant pour la peine ainsi que le temps passé dans les Maisons centrales ou au dépôt de l'île de Ré. Ils ne demandent qu'à rester à la forteresse le plus longtemps possible, ainsi ils ne partiront à la Guyane que pour le « doublage ».

Parmi ces forçats se trouve Barrère qui, il y a deux ans environ, tua le surveillant Lenormand, à la Maison d'arrêt de Rambouillet ; on se souvient que, condamné à mort, Barrère vit sa peine commuée en celle des travaux forcés à perpétuité ; l'un de ses complices fut guillotiné ; l'autre, condamné également aux travaux forcés, est à la Guyane. Depuis qu'il est à Saint-Martin-de-Ré, Barrère s'est signalé par une conduite exemplaire ne faisant jamais une seule remarque, ni aucune récrimination.

Les mesures prises ne seront pas efficaces

Les mesures prises contre ceux qu'on a appelé des « révoltés » étaient-elles nécessaires ? et sont-elles propres à supprimer la cause de cette manifestation ?

J'aurais bien voulu pouvoir poser cette question, celle-ci et d'autres à M. Micaeli, mais le sous-directeur du dépôt de la citadelle a refusé de me fournir la moindre explication sur les incidents qui venaient de se produire. Prétendant des instructions du Ministère il demeura muet, c'est le cas de le dire : muet comme une porte de prison.

Cependant — on l'a vu — il est toujours possible de savoir ce qui se passe derrière une porte aussi verrouillée soit-elle.

On peut s'étonner de l'importance donnée à la répression d'une simple manifestation de revendication. Le règlement dans la provision de semblables faits — les règlements prévoient tout — déclare que les manifestants seront punis de quatre-vingt-dix jours de cellule, de « mitard ». Pourquoi, cette fois-ci, fut-il fait une dérogation au règlement et pourquoi fit-on un pareil déploiement de force ? Pour maîtriser des rebelles ? Mais à aucun moment les « clochards » ne voulaient faire de rébellion. Ils furent — les gardes eux-mêmes le reconnaissent — toujours très calmes et même les meneurs, même le plus violent d'entre eux, Jean Ménager, de Paris, ne se laissa pas entraîner à un seul mouvement de violence ?

Est-ce parce que cinquante-sept relégués ont été expédiés à Caen et à Rennes que, pour ceux qui restent, le règlement aura changé et l'heure du départ pour la Guyane sera avancée ?

Les « clochards » ont réclamé — réclament encore puisque l'un d'entre eux, jeudi, deux vendredis, ont refusé de travailler — une augmentation de salaire. En travaillant dix heures par jour comme ils le font, ils arrivent à peine — et pour cela faut-il qu'ils ne perdent pas une minute — à gagner chaque jour, pour eux, 1 fr. 50 ou 1 fr. 75, alors qu'en Maison centrale un détenu qui travaille consciencieusement peut gagner jusqu'à six ou sept francs. Et encore à Saint-Martin-de-Ré ils touchent les sept dixièmes de leur gain, tandis qu'en Maison centrale ils n'en touchent que les cinq dixièmes.

De plus, en ce moment et depuis un mois, un des ateliers comprenant soixante détenus est en chômage par suite du manque de matière première, depuis un mois ces soixante hommes ne travaillent pas et par conséquent ne sont pas payés :

or, si l'on sait que ce sont eux, avec l'argent qu'ils gagnent pour eux, qui paient leur tabac, leur café du matin, les quelques denrées que leur vend la cantine, on comprendra leur exaspération de rester à ne rien faire, ou de gagner 1 fr. 50 en travaillant dix heures, alors que leur peine est terminée et qu'ils devraient être depuis longtemps à la Guyane ou ils seraient libres et gagneraient leur vie en travaillant.

Le seul remède : le départ pour la Guyane

Pourquoi ne partent-ils pas ? C'est là leur principale revendication : ils veulent aller là où la justice à décider de les envoyer et y aller le plutôt possible. Chaque année, à la fin du mois de mars ou au début du mois d'avril, le transport « La Martinière » vient à l'île de Ré chercher sa cargaison humaine pour la Guyane. Cette année il n'est pas venu. Il n'y a pas eu de départ depuis le mois d'avril 1928, or l'année dernière tous les détenus de la citadelle n'avaient pu faire partie du convoi ; il y en a donc à Saint-Martin-de-Ré qui sont là depuis plus d'un an, même plus de dix-huit mois. Et ceux-là trouvent inévitablement le temps long, très long même, ce qu'ils demandent, c'est à être



(Photos Rivière. La Rochelle)

...et sont conduits à la maison d'arrêt.

fixés ; il n'y a rien de plus terrible, surtout pour des prisonniers, que d'être dans l'incertitude ; ils ont du les compter, depuis le mois d'avril 1928, les jours qui les séparaient de l'arrivée du mois d'avril 1929, du jour de l'arrivée de « La Martinière », ils les ont comptés minutieusement, un à un, comptés et recomptés, ce fut d'abord un très gros chiffre, puis peu à peu, tout doucement, sans en avoir l'air, comme s'il se cachait, il diminua, diminua : ce fut bientôt « du peu », puis « du très peu ». Le « peu », le « très peu » et le « O au jus » sont passés.

Les jours coulent l'un après l'autre ; le « La Martinière » viendra-t-il cette année, ou seulement l'année prochaine ? Cette idée du départ devient une monomanie ; pendant les heures de promenade dans la cour, défilant lentement, vêtus du costume Droguet, portant la cravate à carreaux bleus et blancs, le béret, ils en parlent longuement du départ qui ne vient pas ; pendant longtemps ils résistent, puis un beau jour c'est trop fort, ils veulent savoir, savoir à tout prix. Même s'il faut attendre dix ans, ils veulent savoir ; ils n'en peuvent plus de ne pas connaître la fin de leur châtiement, de ne pas pouvoir « compter les jours », et c'est ainsi que s'est produite la manifestation de lundi.

Ces gens dira-t-on, ce sont des bandits, des gens sans aveux ? Pas tous et pas forcément. Le relégué, la plupart du temps, c'est le vieux « clochard », vagabond et voleur, récidiviste impénitent ; ce n'est pas un honnête homme, loin de là, ce n'est pas non plus un criminel ; il a payé sa dette en faisant la peine que le tribunal lui a infligée ; on ne veut plus de lui en France, qu'on le conduise alors ou on veut qu'il aille, mais qu'on ne le garde pas encore en prison, toujours en prison, pour seul horizon des murs, tressant à longueur de journée des « émouchettes » pour les bœufs de la Provence. Saint-Martin-de-Ré... antichambre du bagne, salle d'une trop longue attente pour le « Grand voyage » des « clochards ».

Jacques MAUFRA

Les quatre

grand roman d'aventures par EDGAR WALLACE

Traduit de l'anglais par Georegs Mal

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Le ministre des Affaires étrangères d'Angleterre reçoit de mystérieuses lettres de menaces signées « Les Quatre Justiciers ». Ces lettres exigent, sous peine de mort, le retrait d'un projet de loi sur l'extradition des exilés politiques... Tandis que les journaux de Londres consacrent à ces étranges « Justiciers » des articles passionnés, l'heure approche où le ministre condamné devra présenter son projet de loi. La Sûreté elle-même le supplie d'y renoncer. Il refuse.

Nous avons d'autres mesures à prendre, interrompit le secrétaire général. Nous vous demandons de ne pas quitter votre bureau entre 6 heures et 8 heures et demie, ce soir, et de n'ouvrir votre porte à personne, sous quelque prétexte que ce soit, fût-ce à M. Falmouth ou à moi. Durant tout ce temps, votre porte restera fermée à clef. (Il hésita.) Si vous préférez que l'un de nous demeure avec vous ?...

— Non, non ! répliqua vivement le ministre ; après le fameux déguisement d'avant-hier, je préfère être seul.

— Cette pièce est à l'épreuve des bombes, expliqua le secrétaire général avec un geste circulaire de sa main. Au cours de la nuit dernière, nous avons procédé à une inspection complète, examiné le plancher, les murs, le plafond et doublé les volets d'acier.

Il parcourut encore la pièce du regard d'un homme à qui tous les détails en étaient familiers. Il remarqua, sur le bureau, un vase en porcelaine bleue de Chine, plein de roses, qui ne s'y trouvait pas auparavant.

— Ceci est nouveau, dit-il, se penchant pour respirer le parfum des fleurs splendides.

— Oui, répondit négligemment Ramon, ces fleurs m'ont été envoyées de ma propriété du Hereford, ce matin.

Le secrétaire général détacha une feuille de l'une des branches et la roula entre ses doigts. Elles semblent si véritables, dit-il paradoxalement, qu'elles pourraient être artificielles.

Tout en parlant, une vague idée lui vint qu'il associait involontairement ces fleurs à... à quoi ?

Il descendit lentement le grand escalier de marbre, dont chaque marche était gardée par un policeman, en faisant part de ses pensées à Falmouth.

— Vous ne pouvez pas lui en vouloir de sa décision. De fait, je l'admire aujourd'hui plus que jamais. Mais (il y eut soudain quelque chose de solennel dans sa voix), mais j'ai peur j'ai... peur...

Falmouth se taisait.

— Le carnet ne nous a rien appris, continua le secrétaire général, si ce n'est le chemin qu'aurait pu prendre la voiture de sir Philippe pour se rendre à Downing street par des rues de derrière. La futilité de ce plan serait plutôt alarmante, étant donné l'intelligence et la subtilité des Quatre, et j'en conclus que sa vraie signification nous échappe.

Il s'éloigna, traversant les escouades policières. Le caractère extraordinaire des précautions prises par la police avait eu le résultat naturel de maintenir le public dans l'ignorance de ce qui se passait au ministère. Les journalistes n'étaient pas admis en dedans du cercle magique, et les journaux, ceux du soir particulièrement, devaient se contenter pour toute pâture des bribes d'informations que leur abandonnait Scotland Yard à contre-cœur ; et ce qu'ils apprenaient ainsi était bien peu de chose en comparaison des sensationnelles histoires qu'ils racontaient.

Le *Megaphone*, qui se considérait comme le journal le plus directement intéressé quant aux agissements des Quatre Justiciers, se distinguait par l'insistance, par la rage, pourr-on dire, qu'il mettait à se procurer les dernières nouvelles, les derniers détails. A mesure qu'approchait le jour fatal, l'excitation, l'énerverement général, avaient atteint des proportions extraordinaires ; chaque nouvelle édition des feuilles du soir était arrachée, absorbée dès qu'elle sortait des presses. Elle ne contenait guère de quoi satisfaire des lecteurs avides de sensations fortes, mais, telle quelle, ils la dévorèrent fébrilement. Pour la douzième fois au moins, étaient publiées des photographies du numéro 44 de Downing street, des portraits de sir Philippe Ramon, des plans du ministère des Affaires étrangères, le tout accompagné de diagrammes illustrant, avec toute l'éloquence de la statistique, l'importance du déploiement des forces policières.

La curiosité, l'impatience étaient à leur comble. Londres et toute l'Angleterre, et non seulement l'Angleterre mais le monde civilisé tout entier, parlaient de la même chose, d'une seule même chose.

C'est alors qu'éclata, comme une bombe, la nouvelle du meurtre de Marks.

Tout d'abord annoncée comme un « suicide dans un wagon », la mort de Billy avait bientôt pris toute sa signification. Quant à la victime, elle avait été présentée tantôt comme un des détectives attachés à l'affaire des Quatre, tantôt comme un policier étranger, ou même comme Falmouth en personne. Une heure après l'événement, la relation de la tragédie, inexacte dans le détail mais vraie en substance, couvrait les colonnes de la presse. Mystère sur mystère ! Qui était l'homme en guenilles ? Quel rôle avait-il joué dans la grande affaire ? Pourquoi était-il mort ? demandait-on avec insistance, et petit à petit, reconstituée comme un puzzle par des journalistes doués d'ubiquité, la vérité fut connue. En tête de la dernière heure était décrite la gigantesque marche de la police sur Whitehall. Ceci, c'était la preuve évidente que les autorités prenaient le danger au sérieux.

De ma place privilégiée, écrivait Smith dans le *Megaphone*, je voyais Whitehall dans toute sa longueur. C'était bien le plus étonnant spectacle dont Londres ait jamais été témoin. Rien qu'une mer, un océan de casques noirs recouvrant la spacieuse avenue d'une extrémité à l'autre. La police ! Tout était noir de police, à perte de vue ; elle s'écrasait sur les trottoirs, elle inondait le parc, elle formait, non pas un cordon, mais une

masse, un élément impénétrable à l'intérieur de quoi rien n'aurait pu pénétrer. »

La direction de la police, en effet, n'avait rien laissé au hasard. Se fût-il agi de combattre la ruse par la ruse, l'adresse par l'adresse, la dissimulation par la dissimulation, qu'elle se serait contentée d'employer des méthodes classiques. Mais la situation était bien différente. Défiée par des ennemis nouveaux, elle devait se défendre avec de nouvelles armes. L'enjeu était trop gros pour qu'on risquât de le perdre ; il n'était plus question maintenant de stratégie, mais uniquement de force brutale. Il est difficile, relatant ces événements à des années de distance, de faire concevoir au lecteur à quel point la terreur des Quatre avait, sinon paralysé, du moins plongé dans un intense désarroi la première organisation policière du monde, provoqué une panique générale au sein d'un corps célèbre pour son sang-froid et pour sa lucidité.

La foule qui bloquait les approches de White-

de haranguer la foule massée dans Trafalgar square. Le moindre incident de la journée était fidèlement enregistré et fiévreusement commenté.

Tous ces gens attendirent tout l'après-midi, disant et répétant l'histoire des Quatre, discutant, déduisant, concluant, jugeant et parlant de l'heure qu'ils attendaient comme on parle d'un spectacle magnifique et désiré ; regardant sans cesse les lentes aiguilles de Big Ben (1), qui semblaient hésiter à progresser d'une minute. « Plus que deux heures », dirent-ils lorsque les aiguilles de l'énorme horloge ne furent plus qu'une barre verticale. Et cette phrase, ou plutôt la manière dont elle était dite, révélait clairement l'esprit de la foule, de la populace cruelle et sans pitié.

7 heures sonnèrent, et le bourdonnement des voix cessa. Londres attendit en silence, avec un cœur qui battait plus vite, que la dernière heure eût rampé autour du cadran.

Il y avait eu un léger changement dans les dispositions prises à Downing street, et ce fut seulement après 7 heures que sir Philippe, ouvrant la porte de son bureau dans lequel il était demeuré seul, appela le secrétaire général de la Sûreté et Falmouth. Ils s'approchèrent, mais restèrent debout à quelques pas du ministre.

Il était pâle. Il y avait de nouvelles rides sur son visage. Mais la main qui tenait un papier



(Illustration de Rudis)

— Je n'entends rien, dit Falmouth. »

hall commença de grossir aussitôt que circula la nouvelle de la mort de Billy. Un peu après 2 heures de l'après-midi, le pont de Westminster fut fermé à tout trafic, véhicules et piétons. La portion de l'Embankment comprise entre les ponts de Westminster et de Hungerford fut gardée par la police et débarrassée des curieux qui l'encombraient. Northumberland avenue fut barrée, et 3 heures n'avaient pas sonné que les alentours du ministère, dans un rayon de cinq cents mètres, étaient entièrement occupés par des policiers. Des membres du Parlement, escortés par des policiers à cheval, bénéficieraient par ricochet de la gloire de Ramon et furent acclamés par la foule. Tout l'après-midi durant, une foule de cent mille personnes attendit patiemment, ne voyant rien que les tours spirales du Parlement qui s'élevaient au-dessus de l'armée des constables montés ou les pâles façades des immeubles environnants. Cette foule grandissait d'heure en heure, emplissait Trafalgar square, Pall Mall aussi loin que le permettait la police, Victoria street et l'Albert Embankment. Londres attendait, attendait avec constance, avec ordre, satisfait de contempler attentivement rien du tout. Ces gens se contentaient de savoir qu'ils se trouvaient aussi près, aussi près qu'il était humainement possible de l'être, de la scène d'une tragédie. Un étranger qui débarquait à Londres, effaré, demanda la cause de cette fantastique affluence. Un homme à qui il s'adressa parmi la foule de l'Embankment lui répondit simplement, montrant du bout de sa pipe l'autre côté de la Tamise :

— Nous attendons qu'un assassiné un homme. Cette réponse avait été faite sur le ton qu'on emploie pour parler de quelque chose de courant, de banal.

Sur les lisières de la foule, les vendeurs de journaux travaillaient ferme. De main en main, les feuilles roses parvenaient à l'acheteur. Chaque demi-heure arrivaient une nouvelle édition, une nouvelle théorie, une nouvelle description de la scène dans laquelle le lecteur jouait lui-même un rôle pittoresque mais inefficace. L'occupation des quais par la police provoqua une édition spéciale ; la fermeture du pont de Westminster, une autre ; une troisième raconta l'arrestation d'un communiste échevelé qui avait entrepris

imprimé ne tremblait pas et le visage était celui d'un sphinx.

— Je vais fermer ma porte, déclara-t-il calmement. Je présume que nous avons tout prévu et que toutes les précautions sont prises ?

— Oui, monsieur, répondit, tranquille, le secrétaire général.

Sir Philippe allait dire autre chose, mais sembla y renoncer. Après un instant, il parla encore :

— J'ai été un homme juste, j'ai agi selon ma conscience, dit-il, s'adressant à moitié à lui-même. Quoi qu'il advienne, je suis heureux d'avoir pour moi la pleine approbation de ma conscience... Mais qu'est-ce que cela ?

— Une faible, lointaine rumeur venait par le couloir.

— Le peuple... qui vous acclame, expliqua Falmouth, lequel revenait justement d'une inspection au dehors.

Les lèvres du ministre eurent une moue de dédain. Il parla de ce ton acide qu'on lui avait si souvent connu :

— Ils seront terriblement déçus si rien n'arrive, dit-il amèrement. Le peuple ! Dieu me préserve du peuple, de sa sympathie, de ses acclamations, de son insupportable pitié !

Puis il ferma lentement la porte du bureau sur lui. Les deux hommes entendirent le clic du pêne lorsque la clef tourna.

Falmouth regarda sa montre :

— Quarante minutes, constata-t-il laconiquement.

Les Quatre étaient dans l'obscurité. L'instant approche, annonça la voix de Manfred, et Thery, se baissant, tâtonna parmi quelque chose qui était sur le plancher.

— Je vais frotter une allumette, grommela-t-il en espagnol.

— Non ! C'était la voix impérative de Poiccart. Gonzalez, se baissant à son tour, promena ses doigts sensibles par terre. Il trouva bientôt un fil métallique et le plaça dans la main de Thery, puis il en ramassa un autre. Thery, adroitement, les noua.

— Ce n'est pas l'heure ? demanda-t-il, essoufflé par ses mouvements.

— Attendez. Manfred fixait le cadran phosphorescent de sa montre.

Ils attendirent, muets. Maintenant, articula solennellement Manfred.

Thery avança la main... gémit, et s'écroula. Les trois autres entendirent le gémissement ; ils devinèrent, plutôt qu'ils ne le virent, le visage bouleversé de l'homme ; ils entendirent aussi la chute sur le plancher...

— Qu'est-ce qui arrive ? demanda une voix paisible ; c'était Gonzalez.

Manfred, agenouillé dans l'ombre, cherchait à ouvrir la chemise de Thery.

— Thery s'est trompé, ou bien il a manqué de sang-froid... et il a payé, souffla-t-il.

— Et Ramon ?

— Nous verrons bien, dit Manfred, la main posée, dans l'obscurité, sur le cœur de l'homme tombé.

Ces quarante minutes furent les plus longues qu'eût jamais vécu Falmouth. Il avait tenté de secouer son obsession en racontant quelques-unes des affaires criminelles les plus marquantes de sa carrière. Mais les mots ne venaient pas ; son récit devint bientôt incohérent, presque hystérique. L'ordre avait été donné de ne parler qu'à voix basse, et un silence absolu régnait dans le ministère, à peine rompu, de longs intervalles, par le murmure d'une question et d'une réponse nécessaires.

Le toit, les caves, les couloirs et chaque pièce étaient gardés par des policiers armés. Falmouth veillait. Il était assis à présent dans le bureau d'Hamilton, le secrétaire particulier du ministre, qui était parti pour la Chambre des communes. Chaque porte était grande ouverte et calée dans cette position, de telle manière qu'aucun groupe de policemen ne demeurât isolé.

— Je ne peux pas imaginer ce qui va se produire, confia Falmouth au secrétaire général de la Sûreté pour la vingtième fois. Il est impossible que ces hommes arrivent à leurs fins, absolument impossible.

— La question, pour moi, est de savoir s'ils tiendront leur promesse, répondit le secrétaire général, j'entends la promesse qu'ils ont faite de renoncer à exécuter Ramon dans le cas où ils échoueraient aujourd'hui. Ce qui, de toute façon, est certain, continua-t-il, c'est que si Ramon sort vivant de cette histoire, sa loi passera d'autorité.

Il regarda sa montre. Pour être exact, il faut dire qu'il l'avait gardée à la main depuis que sir Philippe s'était enferrmé.

— Encore cinq minutes.

Il soupira anxieusement et, se dirigeant à pas feutrés vers la porte du bureau ministériel, l'écouta.

— Je n'entends rien, dit-il.

Les cinq minutes suivantes passèrent plus lentement qu'aucune des précédentes.

— Il est juste l'heure, prononça avec effort Falmouth. Nous avons...

Le carillon de Big Ben sonna un coup. Les deux hommes tendirent l'oreille.

— Deux, murmura Falmouth ; trois, quatre, cinq. Qu'est-ce qu'il y a ? chuchota-t-il vivement. Je n'ai rien entendu... et pourtant...

Il bondit à la porte et regarda par le trou de la serrure.

— Qu'est-ce que ?... mais...

Alors, du bureau vint un cri de douleur, court et strident, puis le bruit d'une sorte de craquement, puis... le silence...

— Vite ! par ici ! rugit Falmouth.

Et il fonça contre la porte de tout son poids. Elle ne bougea pas.

— Ensemble !

Trois colosses s'élançèrent. La porte disparut. Falmouth et le secrétaire général de la Sûreté se précipitèrent.

— Nom de Dieu ! hurla Falmouth.

Le ministre des Affaires étrangères était immobile, effondré de biais sur son bureau.

Les papiers, les encriers jonchaient le plancher comme à la suite d'une lutte.

Le secrétaire général, passant son bras sous la poitrine du ministre, le redressa et l'adossa dans son fauteuil. Un regard sur le visage de sir Philippe Ramon lui suffit.

— Mort ! murmura-t-il d'une voix rauque.

Il parcourut la pièce des yeux : les policiers et le mort exceptés, elle était vide.

CHAPITRE XI

Une coupure de journal

Une foule nombreuse se pressait ce jour-là au palais de justice, pour y entendre les dépositions du secrétaire général de la Sûreté et de sir Francis Katling, le célèbre chirurgien.

Dès l'ouverture de la séance, le coroner déclara qu'il avait reçu de toutes parts de nombreuses lettres contenant diverses théories, suppositions et explications — certaines d'entre elles particulièrement fantastiques — relatives aux causes de la mort de sir Philippe Ramon.

— La police m'informe qu'elle désire recevoir communication de toute suggestion faite à cet égard, ajouta le coroner, et que toutes les lettres qui lui seront adressées à ce sujet seront les bienvenues.

Le secrétaire général de la Sûreté fut le premier témoin appelé à la barre. Il exposa en détail les circonstances qui avaient abouti à la découverte macabre. Il continua par la description de la pièce où s'était passé le drame : de lourdes bibliothèques couvrant deux des murs du bureau, le troisième orienté vers le sud-ouest et percé de trois fenêtres, le quatrième occupé par un meuble contenant des cartes géographiques roulées.

— Les fenêtres étaient-elles fermées ?

— Oui.

— Étaient-elles efficacement protégées ?

— Oui, au moyen de volets de bois doublés d'acier.

— Portaient-elles des traces quelconques d'effraction ou de tentative d'effraction ?

— Aucune.

— Avez-vous fouillé la pièce ?

— Oui, minutieusement.

— Immédiatement ? demanda le président du jury.

— Oui ; le mort enlevé, tous les meubles et objets contenus dans la pièce en furent sortis, les tapis retirés ; les murs furent sondés.

— Et le résultat ?

— Rien.

— La pièce comporte-t-elle une cheminée ?

— Oui.

— Était-il possible qu'une personne quelconque pénétrât dans le bureau par cette cheminée ?

— Absolument pas.

— Vous avez lu les journaux ?

— Oui, quelques-uns.

— Vous avez remarqué cette suggestion selon laquelle la mort aurait été provoquée par un gaz ?

— Oui.

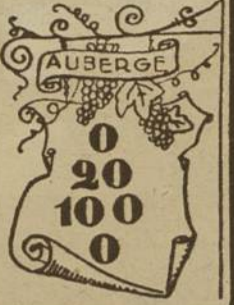


... POUR RIEN!

5000 POSTES DE T.S.F. 5000 PHONOGRAPHES

SONT DONNÉS
à toute personne qui, dans la huitaine, répondra exactement à notre question et se conformera à nos conditions.

CONCOURS : Que veut dire cette vieille enseigne d'Auberge Française ?
Réponse :
Envoyez d'urgence votre réponse en découpant cette annonce. Joindre une enveloppe timbrée portant votre adresse aux Établissements INOVAT (Service DE) 29, Rue du Vieux-Pont-de-Sèvres, Boulogne-Billancourt (Seine)



LES 13 MYSTÈRES

Grand Concours hebdomadaire de "DéTECTIVE"

UNE BONNE SURPRISE pour les 13 premiers de notre Grand Concours

DéTECTIVE est heureux de féliciter les centaines de ses lecteurs qui, durant 13 semaines, ont montré une perspicacité, un sens de l'enquête, une sagacité que bien des détectives professionnels envieraient.

L'auteur des 13 Mystères, Georges Sim et le jury, complimentent sincèrement ceux qui s'attaquent aux problèmes ardues qui leur étaient posés et qui les résolurent.

Quand le dépouillement fut terminé, nous nous aperçûmes que 13 personnes avaient répondu si brillamment qu'elles totalisaient toutes plus de 100 points.

Nous avons donc décidé d'attribuer en plus du premier prix de 5.000 francs dont la gagnante est : Madame GODWEL, à Retourneloup-Esternay (Marne) douze autres prix d'une valeur totale de 2.000 francs en espèces, dont voici la liste :

2. (500 francs) : DIUMENGE, 58, rue de Navarre, à BORDEAUX.
3. (300 francs) : DUCLAUX, Robert, 232, rue de Crimée, PARIS.
4. (200 francs) : FOURRE, Mme, 6, place Saint-Hilaire, NIORT.
5. (200 francs) : PORSON, Pierre, 9, rue Denis-Papin, PANTIN.
6. (100 francs) : GRAIL, Georges, 68, avenue du Prado, MARSEILLE.
7. (100 francs) : DUMAIN, Armand, Maison Carrée, ALGER.
8. (100 francs) : OESCH, 18, rue de Belfort, NANCY.
9. (100 francs) : LUCCIONI, Philippe, 5, boulevard de la République, BEAUSOLEIL.
10. (100 francs) : WERLENG, Edouard, Chemin Noir, GUEBWILLER.
11. (100 francs) : BATAILLON, Fernand, 3, place Vaucanson, GRENOBLE.
12. (100 francs) : DELOULME, Mme Marc, 1, rue du Hamma, ALGER.
13. (100 francs) : BERGER, 284, boulevard Voltaire, PARIS.

DANS NOTRE BIBLIOTHÈQUE

TONO BUNGAY
par H. G. Wells

traduit de l'anglais par E. Guyot (1).
Le chef-d'œuvre de Wells ? Peut-être — si « Kipps » n'existait pas. En tous cas un excellent roman, riche d'observations et d'idées. C'est, selon la propre expression de l'ineffable Ponderevo, l'inventeur du Tono-Bungay, le « roman du commerce moderne ». Ponderevo, pharmacien dans une petite ville d'Angleterre, chassé un jour de sa boutique par des revers de fortune, s'installe à Londres. Il invente un élixir fortifiant, vague drogue plus dangereuse que bienfaisante et lui donne le nom ronflant de « Tono-Bungay ». Lancée à coups de réclame, l'affaire prend une ampleur formidable. Ponderevo devient un des hommes les plus riches de l'Angleterre. Le récit de cette ascension et de la complète dégringolade qui ne tarde pas à suivre — (car le héros de cette aventure est d'une parfaite médiocrité) — est étonnamment réussi, digne à coup sûr de l'auteur du « Mariage », de « Kipps » et de « l'Homme Invisible ».

GALLOCHIO, bandit corse
par Henri Pierhome (2)

Encore une histoire de bandit corse ! pensera le lecteur. Depuis « Colomba » la Corse qui méritait d'être chantée pour d'autres « produits naturels », a fourni à la littérature française un nombre incroyable de tragiques héros, pittoresques « outlaws », esclaves d'un terrible serment, attachés jusqu'à la mort à quelque sombre vendetta. Rassurons-nous. Le livre de M. Henri Pierhome n'est pas un roman, c'est une histoire vraie et l'auteur ne s'en laisse pas accroire. « Il est frappant, dit-il avec beaucoup de bon sens, de constater, lorsqu'on pénètre ainsi dans l'histoire du banditisme, le vertigineux écart existant entre la légende créée autour d'un quelconque « roi du maquis » et la réalité des faits mis bout à bout qui permettent de reconstituer son véridique curriculum vitae. La légende leur prête un visage noblement farouche, une âme impavide mais équilibrée, un culte profond de la justice morale, des traits de générosité qui émeuvent

les moins sensibles, des exemples de sévérité qui trouvent un écho vibrant dans les cœurs les plus enclins à la bienveillance. Le drame initial qui les a incités à fuir la société pour se réfugier au maquis devient, peu à peu, une de ces navrantes machinations du destin ou le pauvre bandit, bafoué, maltraité ou dépouillé, a joué le rôle honorable du justicier sans peur et sans reproche. Il a tué pour défendre son honneur, car l'honneur est, en dernière analyse, la grande préoccupation, l'unique souci de sa vie ! La réalité est hélas... infiniment moins aimable, et trop souvent, reconnaissons-le, le bandit n'est qu'un vulgaire criminel. »
Hâtons-nous de dire cependant que l'auteur par une bizarre inconséquence s'est bien gardé de choisir son héros parmi ces « vulgaires criminels » et que Gallochio, ancien séminariste, meurtrier par jalousie qui prit le maquis et en dix-huit mois tua trente-et-un gendarmes et en blessa vingt-et-un, est absolument conforme au type du « bandit d'honneur » tel que se le représente l'imagination populaire. Le récit de ses tristes exploits est extrêmement attachant. Ce n'est d'ailleurs pas la seule qualité de ce petit livre. L'auteur connaît parfaitement bien l'âme corse et son ouvrage a une valeur documentaire indéniable.

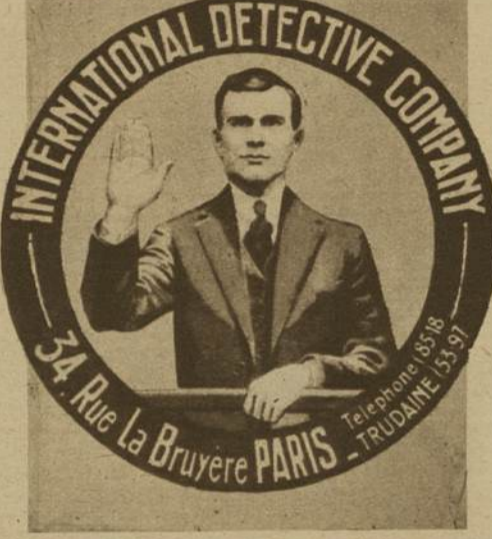
ENTRE TERRE ET MER
par Joseph Conrad (3)

Trois nouvelles de Conrad, trois chefs-d'œuvre. Laquelle est la meilleure ? Il est difficile de choisir. Mais les lecteurs de DéTECTIVE seront particulièrement émus par la seconde de ces nouvelles, « Un compagnon secret ». Cet homme traqué, cet assassin qui grimpe la nuit à bord d'un navire et voyage clandestinement, enfermé dans la cabine du capitaine... comme l'auteur sait nous faire partager ses angoisses, et quel soulagement nous éprouvons lorsque le mystérieux passager se laisse glisser dans l'eau noire à quelques brasses de la côte et disparaît dans la nuit, sauté.

Roger GALLOIS

(1) Payot, éditeur.
(2) Les Éditions de France.
(3) Édition de la N. R. F.

RIEN QUE LA VÉRITÉ



Le détective E. GODDEFROY

est le seul détective en Belgique, ex-officier judiciaire près les parquets de Bruxelles et d'Anvers, diplômé de la préfecture de police de Paris. Chevalier de l'ordre de la Couronne, de l'ordre d'Orange-Nassau et de l'ordre de l'Empire britannique. Officier invalide de guerre. Ancien commissaire de police adjoint de la ville d'Ostende. Ancien expert en police technique près les cours des tribunaux des Flandres.

Bureau : Bruxelles, 8, rue Michel-Zwaab. Tél. 603,78



ODEON

SOMMER, DETECTIVE
POLICE PRIVÉE, 20^e année par ex-inspect. Sûreté.
Enq. avant mariage. Filature. Recherche. 40 fr.
PAIEMENT APRÈS SATISFACTION. Louvre 71-87
SURVEILLANCE. CONSTAT. DIVORCE.
RENSEIGNE SUR TOUT. PARTOUT.
CONSULTATIONS GRATUITES. Ouvert. de 8 à 20 h.
CONFIANCE. DISCRETION. SÉCURITÉ
5, Rue ETIENNE-MARCEL

M^{me} SEVILLE VOYANTE RÉUSSITE EN TOUT
100, rue Saint-Lazare, PARIS (9^e). — Cartomancie, graphologie, médium. Tous les jours, de 10 à 19 heures. — Par correspondance, 15 fr.

LA CÉLÈBRE M^{me} DANIEL VOYANTE
Cartomancie, Astrologie, T. I. j. Par corr. 15 fr. 50 mandat 13, Rue Saussier-Leroy, PARIS 17^e rez-de-chaussée

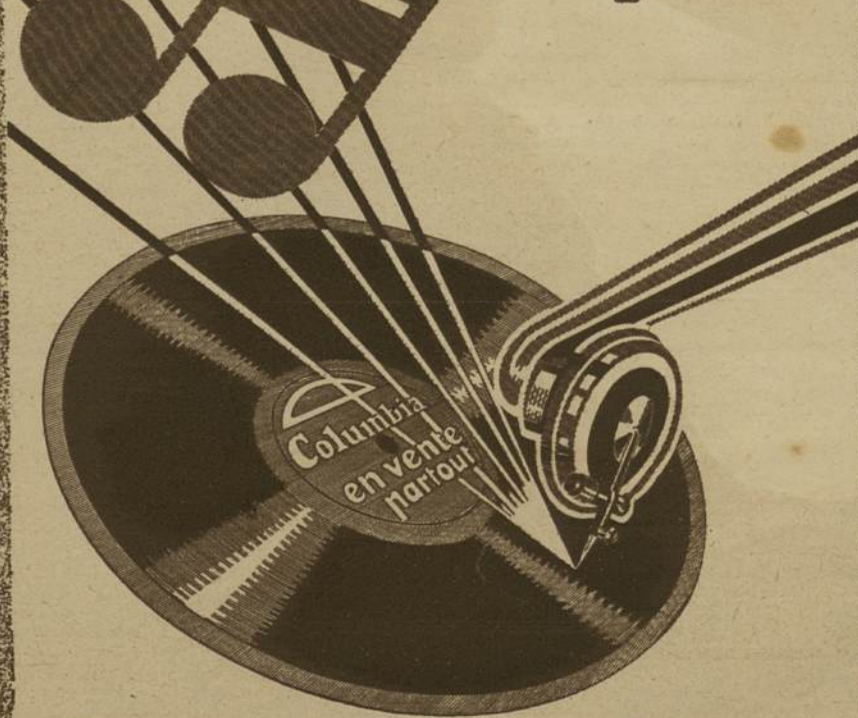
Nous demandons agents pour réclame très pratique. Écrire en joignant un timbre à Marcel Pomier à Terrasson (Dord.)

Détatouage universel

sans piqure, sans acide. Diplômé 1928. Disparition 8 jours. Envoi méthode produits pour opérer soi-même. Renseign. T. p. r. Prof. Diou, 10, rue Clovis-Hugues, Saint-Denis (Seine).

Columbia

Couesnon et C^{ie} paris



disques phonos

Agents Généraux : COUESNON & C^{ie}, 94, Rue d'Angoulême, PARIS

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Le roi de l'évasion...



... Georges Rème, devant la treizième chambre où il comparait, gardé bien à vue, comme... témoin.

(Lire l'article page 9.)

SOCIÉTÉ ANONYME DES PUBLICATIONS "ZED"
R. C. Seine n° 237,040 B